

MARIA DE NAGLOWSKA

LE RITE SACRE DE L'AMOUR MAGIQUE

AVEU

26.1

Supplément de "La FLECHE"
Organe d'Action Magique"
11, rue Bréa - PARIS (6°)

1932

1. Dans le brouillard de la pensée.
2. La Naissance à l'Amour.
3. Le Baptême.
4. L'Epreuve.
5. La Joie dans la Plaine.
6. La Traversée.
7. Sur l'autre rive.

JOURNALISME

Collaboration occasionnelle dans les journaux suisses - 1916 à 1921.

Collaboration régulière à *L'Italie* - 1921 à 1926 - Rome.

Collaboration régulière à *La Réforme* - 1927 à 1928 - Alexandrie d'Egypte.

Direction et collaboration à *Alexandrie Nouvelle* - 1928 à 1929 - Alexandrie d'Egypte.

Direction et collaboration et collaboration à *La Flèche, organe d'action magique* - depuis 1930 - Paris.

TRADUCTIONS

Une révolution dans la philosophie, par Frank Grandjean, de l'Université de Genève (en russe) - 1912 - Moscou.

Poème à quatre voix, par Jules Evola - 1921 - Rome.

Raspoutine, par Simanovitch - 1930 - Paris. N.R.F.

Magia Sexualis, par P. B. Randolph - 1931 - Paris, éd. Robert Telin, 12, rue de l'Université. Prix 200 francs.

EN PREPARATION

Le Troisième Terme de la Trinité.

Les nouveaux rites ternaires.

Le Temple de la Vie.

TOUS DROITS RESERVES.

(image)

Le Symbole ci-contre a une puissance formidable ; c'est un talisman pour toute personne qui en approfondit le mystère avec respect.

PREFACE

Le symbole n'est ni une image reproduisant telle chose ou telle idée déterminées, ni une inscription à sens limité.

Le symbole est une clef qui ouvre des portes, mais encore faut-il avoir la capacité de voir les trésors cachés derrière ces portes.

Le symbole que nous offrons ici au public porte le nom d'HORLOGE AUM.

C'est la clef qui permet de comprendre que la même Loi préside à la naissance d'un enfant, à la renaissance d'un individu *mort* pour la vie matérielle et *refait* pour la vie spirituelle, et à la triple péripétie du monde visible, qui se répète sans cesse, selon un rythme éternel : le soir, la nuit, et le nouveau matin.

Ce rythme correspond aux phases successives et éternelles de la Divinité, dont la Vie se manifeste tantôt sous l'aspect du Père, tantôt sous celui du Fils et tantôt sous l'aspect de la Mère. C'est d'abord la Chute, c'est ensuite la Lutte contre la Chute, et c'est enfin la Victoire du Renouveau Divin à travers la Mère-Nature.

Mais le Renouveau, qui ne dure qu'un temps, détermine une nouvelle Chute, suivie d'une nouvelle Lutte, et ainsi éternellement. La haute sagesse de cette Volonté désintéressée échappera toujours à l'esprit vulgaire, qui n'agit que par intérêt, mais l'individu purifié en conçoit la beauté.

L'HORLOGE AUM, qui nous vient des Indes et de l'Egypte, et dont nous avons expérimenté nous-mêmes la vertu, est construite comme suit :

Il y a d'abord un cadran, pareil à tous les cadrans du monde avec cette différence, toutefois, que le mouvement des heures y est supposé de droite à gauche et non de gauche à droite, comme c'est le cas pour les horloges solaires.

A onze heures la Chute commence. Elle est indiquée sur notre dessin par la ligne, noire et épaisse, qui, en partant du chiffre 11, passe successivement au deux, au dix, au quatre et au huit, pour pénétrer finalement dans le six, représenté ici par le Sceau de Salomon, c'est-à-dire par les deux triangles entrelacés, qui symbolisent la Chute de la Divinité dans la Matière (ou Nature) et la Volonté du Renouveau Spirituel de cette dernière à travers l'Homme.

Ce même symbole, comme d'ailleurs le dessin AUM dans son ensemble, représente également la respiration, qui se compose de l'aspiration, de l'expiration et du repos.

La ligne, brisée au 2, au 10, au 4 et au 8, est la ligne féminine, parce que la Chute s'opère à travers la femme et dans la femme, pour l'homme, et dans la Nature, pour Dieu.

Tout étudiant de la Sagesse doit méditer longuement cette Vérité essentielle.

Mais pourquoi la ligne de la Chute est-elle brisée, et pourquoi le chemin féminin est-il tracé à travers le deux, le dix, le quatre et le huit ? En d'autres termes : que signifient ces chiffres ?

La science que nous possédons répond ainsi :

Le 11 symbolisant l'Entrée (de l'homme dans la femme, et de Dieu dans la Nature), le 2 représente le mariage des deux éléments contraires et, par conséquent, le point de départ d'une nouvelle orientation. C'est la formation d'un angle.

Le chiffre 10, étant le résultat de la multiplication de 2 par 5, et ces deux signifiant respectivement le féminin et le masculin, nous avons, dans notre dessin, à l'heure 10, une sorte de défaite de l'Homme, précipité dès cet instant, avec la femme, dans la profondeur de l'Enfer (*de la Matière*).

A l'heure 4, les deux éléments contraires s'équivalent. C'est alors la crucifixion de l'Esprit sur le Bois Sacré de la Nature; c'est la Douleur de l'homme qui abdique et c'est la souffrance de la femme fécondée. Un angle nouveau oriente alors la route noire vers le 8.

Ce chiffre signifie le premier jour de la nouvelle période, en laquelle la femme domine l'homme, tandis que la Matière emprisonne l'Esprit dans la profondeur de ses entrailles. Nous sommes, à l'heure 8, au seuil du gouffre, dans lequel on meurt ou revit.

Le chiffre six, qui est la limite de la Chute, détermine la Renaissance.

Ceci est un grand mystère pour le profane et la plus belle lumière pour l'initié. L'individu appartient au péché, mais celui qui remonte, dès cette minute, renaît à la vie éternelle.

Ce *passage* est dangereux pour bien des hommes, mais le Fils de Dieu triomphe et renaît. C'est le mystère de la Victoire du Christ.

Du 7 au 5, et du 5 au 9, puis du 9 au 3, et du 3 au 11, le Victorieux remonte dans la spiritualité, selon la ligne claire de notre dessin. A chaque angle (et ce sont les angles masculins), les vertus spirituelles de l'homme augmentent, et il arrive devant la Porte (le chiffre 11), fort de pouvoirs nouveaux.

Cependant, devant cette porte, l'épreuve suprême l'attend. Ici l'homme revoit la femme, son épouse. Il est invité à s'y replonger, mais en restant sec, c'est-à-dire en empêchant l'énergie sexuelle de se cristalliser, afin de l'offrir totalement à l'Esprit. Cette épreuve est très dangereuse, car une chute à cet instant entraîne la perte de la raison.

Mais le Victorieux est projeté aussitôt dans le 1, qui détermine ou signifie sa libération de la prison de la matière. Il est sacré Roi, et acquiert le pouvoir de gouverner les hommes...

Le Rite Sacré de l'Amour Magique est l'histoire de la formation naturelle d'un tel Roi.

Nous offrons ce livre à la méditation des lecteurs, parce que trop de méthodes diverses tendent aujourd'hui à faciliter l'Expérience Magique Royale par des moyens artificiels qui flattent l'orgueil, mais offensent Dieu et n'aboutissent qu'à des demi-résultats, dits "scientifiques".

Le résultat parfait allume les trois étoiles de la Sagesse, représentées dans notre dessin par les chiffres 1, 3 et 2, disposés respectivement par-dessus le 1, le 12 et le 11 du cadran. A elles trois ces Etoiles forment le Triangle Divin, composé du Père, du Fils et de la Mère; mais dans notre histoire le 3 (l'Etoile de la Mère) et le 2 (l'Etoile du Fils) s'allument seuls, parce que nos héros (Micha et Xénia) n'ont pas accompli le rite, plus important encore, du Second Mariage, lequel est réservé à la formation du Messie.

(1 = 5)

Cette dernière Etoile, qui s'appelle l'*Etoile brillante du Matin*, n'appartient pas à notre époque, parce que *notre* souffrance n'est pas encore terminée : l'humanité commence à peine son élévation vers l'Esprit, et l'ère du Troisième Terme doit passer avant la venue sur notre terre du Roi-Messie.

MARIA DE NAGLOWSKA.

I

DANS LE BROUILLARD

DE LA PENSEE

Nous sommes nés pour être heureux. Notre sort naturel est l'équilibre, l'harmonie, car si nous étions ce que nous devrions être, l'univers tout entier se refléterait en chacun de nous comme un chant splendide, joyeux, triomphant. Et la terre nous parlerait de son langage plein de sagesse, nous guiderait à travers la vie. Et le ciel serait pour nous une continue et tendre caresse, et sa pluie nous serait un bien et sa lumière une instruction. Et de loin, des quatre points de l'horizon, les vents nous apporteraient le souffle nécessaire qui ranime, qui fortifie, qui vivifie. Et la grande mer bleue, ou verte, ou mauve, n'aurait plus de mystère pour nous et sa vague furieuse ne nous serait pas une épouvante - si nous étions ce que nous sommes destinés à être : des hommes et des femmes normaux.

Mais il y a dans le monde quelque chose qui nous empêche d'être *normaux*. Il y a dans le monde une force qui s'obstine à entraver la vie, et le chant de l'univers, à cause de cela, comporte des dissonances qui sèment la douleur, la fausseté, la cruauté.

Il y a une vaste méchanceté répandue dans le monde. Elle empêche les hommes d'être des hommes et les femmes d'être des femmes. Et les enfants eux-mêmes ne peuvent pas être enfants, naïfs, frais, joyeux, à cause de cette méchanceté qui hurle à travers les êtres comme un inconsolable désespoir. Les noms les plus divers ont été donnés à cette force méchante, car de tout temps on a cherché à la paralyser. On l'appela Satan, on en fit le Diable, on dit que c'était l'esprit-du-mal, l'esprit-de-la-destruction, que sais-je encore!... Tous ces noms n'avaient rien de réel, et c'est pourquoi jamais l'Ennemi ne fut dompté.

Car voici ce qui est positif quoique bizarre : il suffirait de découvrir le vrai nom (la *correspondance essentielle*) de la méchanceté pour la localiser et la faire disparaître de ce fait. C'est un mystère, parce qu'il est difficile d'expliquer en termes vulgaires la vie et l'essence des noms, mais c'est vrai que si l'on savait prononcer, c'est-à-dire *accomplir*, le rite symbolisant l'Entrave-Suprême, toute sa force maléfique serait paralysée. Mieux encore : elle n'existerait plus. Ah! si vous pouviez comprendre cela ou bien le déchiffrer après la lecture de ce livre qui est écrit dans ce but! La force mauvaise qui entrave la marche triomphale de l'avenir n'est rien d'autre que le Passé, incapable de mourir parce que rien ne meurt. Elle attend sa régénérescence, le baptême qui transformera son nom. Des lèvres nouvelles sont nécessaires pour cela, parce que "un nom ancien prononcé par une bouche nouvelle est un nom nouveau, une Renaissance"...

Que de précautions il faut, hélas, en ces temps pénibles, pour dire les choses les plus simples! Nous vivons à une époque où se croisent avec une violence égale plusieurs courants contraires. C'est comme en ces endroits dangereux de la mer où les navires dansent même par le beau temps. On ne se comprend plus, le vocabulaire diffère de bouche à bouche, l'un dit "esprit" et l'autre comprend "blague".

Pourtant, nous ne sommes dans cette vie qu'autant de feuilles offertes au soleil et à l'air pur. Des racines profondes qui nous rattachent tous à la même terre monte en nous la sève que le Soleil lui-même bénit, mais l'homme s'en sert mal, parce qu'il ne sait plus rien...

Et comprendra-t-on ceci : j'ai aimé le Mauvais, je l'aime encore, c'est pourquoi je sais son Nom, son Essence, son action nocturne...

... Sur les sommets sauvages du silencieux Caucase, dans les vallées rocheuses de ses chaînes d'où sont venus les races et les peuples dont la mission était et est encore de combattre le mal, j'ai vu l'ombre grandiose du Maître du Passé croiser les bras dans une attitude de torture.

Des serpents mordaient son ventre aplati et une boue gluante montait jusqu'à ses cuisses.

Il fixait son regard sur les roses naissantes de mon jardin et des larmes de glace brûlaient ses paupières.

- Oh! criait-il d'une voix sépulcrale, oh! Xénophonta! L'empire était à moi! Les aux sont venues, elles ont noyé mes glèbes et mes jardins aux grappes d'or. Mes troupeaux sont morts dans la débâcle et mes serviteurs sont dispersés. Je n'ai plus rien à t'offrir, je n'ai plus d'or pour t'acheter.

Et ces derniers mots retentissaient dans la nuit sèche des montagnes comme un reproche amer, comme une haine immense.

Je me pris d'amour pour ce cri terrible, j'adorai cette insondable impuissance.

- Qui es-tu ? ô toi qui pleures de la sorte! dis-je épouvantée.

- Je suis celui dont le nom ne peut être prononcé, car le langage qui le contenait est oublié... Xénophonta, je ne peux t'acheter et tu ne seras donc pas ma femme.

Le spectre disparut dans un hurlement sauvage des vents, qui s'élevèrent alors comme une rage prolongée de toute la nature. Les roses de mon jardin en tremblèrent jusqu'au matin.

A l'aube, lorsque la tempête se fut apaisée dans le bleu d'acier des premières heures, je montai sur la terrasse pour retrouver celui à qui mon cœur s'était désormais donné. Les monts étaient les mêmes, leurs lignes altières aussi sévères et rigides qu'auparavant, la neige dormait toujours, à peine bleuie par les réverbérations du ciel, mais dans l'haleine froide des forêts et dans le bruissement cristallin des torrents le Caucase, *mon* Caucase, n'était plus le même. Ah! oui! le Maître du Passé y était. "Les glèbes sont noyées!" Ce cri était partout, rien ne l'effaçait.

Un désir violent naquit alors dans mon corps, et je me serais fendu les entrailles si mon sang répandu sur la neige avait eu la vertu de fondre les glaces et de faire renaître les pâturages de celui qui pleurait. Mais mon sang n'était qu'une goutte pour cet océan de glace, et que pouvait cette goutte contre tant de malheur!

Le soleil parut soudain. Rouge encore d'un trop long sommeil, son éclat n'aveuglait pas les yeux. Sa face souriait entre deux cimes et il semblait que les rochers en palpitaient de joie.

- Oh! Soleil! dis-je, persuadée de la conscience humaine de l'astre, que ne fais-tu fondre cette glace, afin de faire renaître les richesses disparues!

Et, distinctement, j'entendis cette réponse :

- Tu étais son esclave, mais je t'en ai libérée. C'est pour te remettre les menottes qu'il souhaite ses biens. Mais il ne les aura pas. Je te veux libre, femme, toi et tes enfants.

- Qui est-il ? demandai-je, et froides étaient mes mains.

- Son nom est oublié et le langage qui, seul, le contenait, ne se retrouvera plus, car j'ai changé la gorge des mortels, afin qu'aucune syllabe de ce mot maudit ne puisse plus pénétrer dans un cerveau humain et y déranger le cours des choses... Xénophonta, malheur à toi si tu t'attaches à ce défunt.

Le cri strident d'un énorme oiseau de proie coupa alors le verbe du Soleil et j'entendis une chute étrange dans la vallée où brillait maintenant une lumière intense. De rouge le Soleil était devenu presque blanc et mes yeux ne supportaient plus son éclat.

L'oiseau de proie plana en larges spirales au-dessus du château de mes parents. Chose curieuse, il ne m'épouvanta pas. Je sentais en moi une protection, une force dont j'ignorais la provenance. Et, en effet, après quelques tours silencieux, l'oiseau changea d'idée et s'envola ailleurs.

Il y eut alors un sourire radieux dans la nature, et le ciel et les neiges et les roses y participaient.

La rosée était fraîche sur la terrasse, et je sentis un frisson le long de mes jambes. Involontairement, je pliai les genoux, et mes mains se joignirent d'elles-mêmes pour la prière. Mais mes lèvres ne prononcèrent pas les mots habituels. Ce qu'elles dirent fut à peu près ceci :

Seigneur! Puissance! Vie!
En cette heure matinale
Ecoutez-moi!
Mes roses prient avec moi
Et mon sang vivifie ma prière.
Effacez les larmes de glace
Et étouffez aussi le feu.
Ordonnez que les plaies se referment
Et ordonnez que la joie soit pour tous.
Seigneur, pardonnez, car tout mon corps pardonne.
Pardonnez, ô Puissance éternelle
A celui qui souffre et pleure sans cesse.
Ne maudissez pas ce qui tremble d'effroi,
Entraînez dans votre joie immense
L'ombre du Passé, l'ombre du Premier-Né.
Changez en bien ce qui est mal
Et changez en vertu ce qui est délit.
Répandez partout votre insondable sagesse,
Et pardonnez, ô Puissance, ce que je pardonne.
Car vous êtes la vie et l'ordre et le chant d'allégresse.
Car vous êtes le fleuve et vos eaux emportent tout.
Soyez clément, ô Trinité harmonieuse!
Pardonnez, pardonnez, pardonnez!

J'étais allongée sur les dalles de la terrasse lorsque le dernier mot de cette prière avait clos ma bouche. Un long baiser y brûlait encore.

II

LA NAISSANCE A L'AMOUR

La vie de l'homme ne se compose pas seulement des faits et événements concrets accessibles à l'observation ordinaire. Souvent, la véritable *expérience* est ailleurs, au-delà du plan physique, mais nous nous défendons d'en admettre la réalité. Certes, nous nous appauvrissons ainsi énormément et nous nous privons de l'essentiel : de la capacité de correspondre avec les grandes forces répandues dans la nature. Nous limitons notre savoir à ce qui est contrôlé par la science cérébrale, en ralentissant ainsi le rythme de notre vie. Nous vieillissons à cause de cela, parce qu'ainsi nous encrassons le canal qui nous lie à la racine et au moyen duquel seulement il nous est permis de participer à la jeunesse éternelle de l'univers. Nous sommes comme la feuille qui se détache de l'arbre de vie : "Elle se crispe et jaunit et le vent l'emporte à son gré".

Adam détacha de l'Arbre son fruit, il sut alors ce que sont la droite et la gauche, le haut et le bas, le long et le court, mais il généra par ce même acte le principe de l'immobilité, la Mort, qui se répandit dès lors sur la terre. Et pour ne plus entendre la voix de l'autre de la femme, il y mit un sceau : le premier vêtement. Il dit à Eve : "Tu te cacheras de moi, car tu es la tentation".

La femme se tut et oublia la vérité, mais, dans les générations qui suivirent, la foi en sa victoire demeura intacte... Prosternée sur les dalles de la terrasse de mes ancêtres, en face du majestueux Kasbek, je sentis cette foi se rallumer en moi comme une lumière nouvelle; l'ardent baiser de l'Ombre me l'avait confirmée.

Je me détachai avec peine de la pierre, chaude déjà car le soleil avait suivi sa courbe ascendante avec la rapidité habituelle, et je me demandai s'il fallait rejoindre les miens ou bien descendre dans le jardin pour calmer mes sens. Mais tel était mon trouble que le choix dans cette alternative m'était difficile.

La terrasse n'avait pas de communication directe avec les appartements habités. Un escalier rustique, fait de blocs informes, conduisait de sa pointe Nord à la pointe Est du grand balcon du rez-de-chaussée, et de là, également au Nord, une petite échelle en fer permettait de descendre dans la courette où se promenaient du matin au soir les paons et les oies de la basse-cour. Un chien de garde y dormait aussi à ses heures de loisir.

Je pris le parti de me glisser comme une voleuse devant les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée, afin de me montrer aux bêtes avant toute rencontre avec les humains... mes roses m'attiraient, car d'elles j'espérais un soutien.

Je fis ce voyage avec une lenteur extrême et je jetai aux paons un regard de biais car, certes, je craignais leur reproche. Mais arrivée sur la pelouse où fleurissaient mes roses, je me mis à courir. Pourquoi ? je n'en savais rien.

Dans ce pays sauvage, où la civilisation européenne ne peut avoir prise, à cause de l'inutilité commerciale de ses rochers, une course accélérée présente de nombreux dangers : il y a des ruisseaux profonds et rapides, des pierres énormes qui barrent à l'improviste le passage, des troncs séculaires renversés par l'ouragan et qu'aucun bras profane ne se permettrait de soulever, car chacun respecte ces cadavres sacrés : on sait que ce sont des autels, sur lesquels s'accomplissent des mystères, que seuls les plus purs peuvent connaître.

Comment se fait-il donc que je pus effectuer cette course sans m'arrêter une seule fois ? Expliquez-le comme vous voulez, mais la vérité est que j'arrivai dans l'ombre de la forêt en un laps de temps qui me sembla une seconde. Je m'arrêtai près d'un chêne géant, comme si quelqu'un m'avait tout à coup galvanisée, et je dis de la voix la plus naturelle : "Me voilà".

Il faisait très chaud et le vent ne soufflait pas. La nature était parfaitement assoupie, et comme paralysée par les rayons de soleil qui se glissaient partout à travers les feuillages et les rameaux. Cependant, une sourde agitation remplissait tout : l'atmosphère, l'herbe, les branches sèches.

- Me voilà, dis-je encore, et une réponse devait venir, mais elle se fit attendre.

Je compris qu'il fallait répéter une troisième fois.

- Voici, je suis là, j'écoute, dis-je, comme si c'était nécessaire, et, en effet, un faible soupir parvint à mes oreilles.

Je ne distinguais pas encore la parole, et je m'immobilisai davantage.

- Tu es venue, en effet, fit une voix lointaine, mais tu ne me connais pas. Tu aimes, c'est vrai, mais non pas moi, car tu ne sais qui je suis. Il y a pire que cela : le jour où tu me connaîtras, tu auras horreur de moi.

Du plus profond de mon être, j'assurai le contraire.

La voix eut alors comme un éclair de vie, et il me sembla presque reconnaître une forme. Mais l'illusion s'évanouit aussitôt.

- Non, non, il m'est impossible de le croire maintenant, entendis-je, et pourrais-je vous décrire la douleur qu'il y avait dans ces mots ! Comment peux-tu m'aimer puisque tu ne me connais pas ?

- Mets-moi à l'épreuve, dis-je.

De nouveau, je sentis une sorte de joie dans l'être invisible, mais cette joie aussi s'évanouit, comme la première.

- Viens ici à une heure du matin, quand il fera froid et que les serpents danseront en rond. Puisque tu le veux, je t'éprouverai, mais sache-le bien : je ne crois pas à ta force.

Que voulez-vous de plus décevant ? Toutefois, j'adorai cette offense, comme j'avais adoré l'impuissance.

- Cette nuit, lorsque tout dormait, tu m'as fait voir ta plaie, dis-je timidement, et ton baiser me brûle encore. T'aurais-je voulu, si tu ne t'étais pas montré à moi ?

Quelque chose ricana alors tout près de moi, et une grenouille verte fit une pirouette soudaine. Les branches du vieux chêne eurent un frisson, et un petit oiseau, dérangé, changea de place.

- La nuit, bien des choses semblent différentes, reprit le Seigneur que j'implorais, et je puis me permettre certaines promenades. Mais, n'est vrai que ce qui est vrai sans cesse.

Cette sentence m'interdit, et je me sentis infiniment petite devant ce quelque chose d'énorme, qui gonflait la phrase prononcée d'une fierté sans borne. Je n'étais plus qu'une résignation sans parole.

- Je t'attendrai, donc, ici, la nuit, à une heure, furent les derniers mots, qui me chatouillèrent les oreilles.

Je m'appuyai au tronc rugueux du chêne, car ce que j'éprouvais en cet instant était si plein de charme que je voulus le laisser pénétrer dans tous mes muscles, dans tous mes organes. L'eau pénètre ainsi dans l'éponge, qui ne lui prête aucune résistance.

Un long quart d'heure s'écoula. J'étais encore immobile, collée au tronc du chêne, lorsqu'un gracieux animal, hissé sur de fines jambes et couvert d'un poil lisse et court, s'arrêta devant moi. Dans ses yeux, fendus en belles amandes, brillait une douce moquerie.

- Que fais-tu là ? semblaient dire ces yeux; à cette heure, ta place n'est pas ici.

En effet, les humains ont leurs demeures entre les pierres, dont ils construisent leurs maisons. L'homme est l'ennemi des franches bêtes sauvages pour lesquelles il signifie la prison.

Les murs sévères du château de mes ancêtres me rappelèrent à ma place.

Lorsque je revins près du balcon suspendu au-dessus de la courette des paons et des oies, ma famille y était déjà réunie pour le repas; mais telle était la liberté accordée chez nous à la jeune fille qui avait fini ses études que personne ne s'inquiéta en me voyant enjamber sans mot dire la fenêtre basse qui se trouvait exactement en face de l'échelle en fer. Je vous ai dit que c'était le coin Nord du château. Ne l'oubliez pas, car cela a son importance : le Nord a une magie spéciale.

La pièce dans laquelle je pénétrais était une sorte de salle de bal. Des chaises blanches et dorées s'y trouvaient alignées le long des murs, et un énorme piano à queue y tenait tout le coin Sud.

Pas de tapis, et aucune étoffe aux fenêtres.

De cette salle, plusieurs portes s'ouvraient sur le corridor qu'il fallait traverser pour arriver jusqu'à l'escalier qui conduisait à l'étage où se trouvaient les différentes chambres à coucher. La mienne était exactement au-dessus de la salle de bal, avec six fenêtres : trois au Nord-Est et trois au Nord-Ouest. Ces fenêtres avaient de longs rideaux bleu-foncé en toile brodée d'Ukraine.

L'ameublement était fort simple : un lit assez étroit dans l'angle intérieur, une robuste commode, quelques chaises, un petit divan turc, une table à écrire, bref, le strict nécessaire pour une personne qui n'a pas grand-chose à faire.

Dans le coin Est, ainsi qu'il est de rigueur chez les orthodoxes, les saintes icônes dans leur traditionnel guéridon-armoire triangulaire.

J'allai droit aux icônes et je m'agenouillai pour la prière.

Qu'est-ce que la prière pour une âme habituée au rite de l'Eglise Orientale ?

Il est nécessaire que je le précise, car ceux qui me liront seront sans doute catholiques ou, tout au moins, gens instruits selon la mentalité catholique. Pour eux, pour ces lecteurs présumés, prier signifie obéir à une loi de l'Eglise, dont les chefs seuls savent à quoi cela sert. Prier, pour les catholiques du commun, c'est accomplir un devoir afin de recevoir en échange une protection ou une grâce du Ciel.

Ce n'est pas, comme pour les orthodoxes, une entrée en rapport direct avec la Divinité, dont nous buvons réellement l'essence. Ce n'est pas cet acte de supplication sans demande qui nous transporte l'âme et nous élève, sans même qu'il soit nécessaire de prononcer ou de penser des mots.

Notre prière à nous ne s'appelle du reste pas prière. Le mot que nous employons, *molitva*, signifie *influence* et nous le ressentons comme désignant un état de sainteté où, les préoccupations terrestres étant absentes, nous attirons vers nous la force du Ciel.

On prie chez nous, comme l'on chante, lorsqu'on se sent entraîné au-delà de la terre, et c'était bien mon cas à l'heure dont je vous parle.

L'icône, que je fixais en suppliant, était une de ces images byzantines recouvertes de vieil argent noirci que chacun connaît.

Elle représentait St-Serge-aux-Nombreux-Miracles qui, dit-on, fut en Russie le premier fondateur de la vie monastique. Son visage était à peine visible, mais le métal qui figurait ses vêtements resplendissait mystérieusement sous la lueur jaune de la lampe votive qui brûlait nuit et jour sur le guéridon.

Il n'est pas étonnant, étant donné l'état d'esprit dans lequel je me trouvais alors, que la face à peine marquée de Saint-Serge prit à mes yeux des proportions inusitées.

Ses yeux s'animent, et j'y sentis un regard réel. Certainement pas celui du Grand Saint, mais bien celui de l'Inconnu auquel je m'étais liée.

Je vous avouerai plus que cela. Peu à peu, ma prière, ma *molitva*, devint une véritable fusion de mon être intérieur avec le Magicien torturé que j'adorais depuis une douzaine d'heures. A mesure que les instants s'écoulaient, cette fusion s'intensifiait, à tel point que je finis par me sentir parfaitement inexistante, même corporellement.

La douceur de cette sensation est difficile à décrire, car tous les mots sont trop faibles et trop concrets en comparaison avec ce merveilleux état de béatitude absolue. Imaginez-vous une caresse sans aucun attouchement, une tiédeur qui n'aurait rien de charnel, un baiser nombreux qui ne se poserait nulle part. Si vous pouvez vous imaginer la jouissance toute spéciale qui provient d'une telle caresse, vous aurez à peu près une idée de ce que je ressentais en cet instant, et vous serez d'accord avec moi qu'aucun mortel commun, c'est-à-dire fait comme tout le monde, ne peut plonger une femme dans un état de délice aussi grand.

Tout mon être jouissait de cette non-existence voluptueuse, et la force qui m'enivrait était sans limites. C'était l'immensité de l'Infini qui m'assumait en m'effaçant, et je me sentais immense sans être...

Oh! pourquoi la pendule, dans le corridor, sonna-t-elle stupidement l'heure qui m'arracha à ce charme ?

Trois coups métalliques, indifférents, froids.

Je sautai sur mes pieds et regardai tout autour de moi. Les meubles n'avaient pas bougé, rien dans la chambre n'avait participé à mon enchantement.

Je m'étendis sur mon lit et je sonnai ma vieille bonne.

Elle arriva très tranquillement, sans frapper à la porte, et me dit de sa voix caressante :

- C'est à présent seulement que te vient l'appétit ?

En effet, j'étais à jeun depuis la veille.

- Donne-moi du lait et du pain noir, lui dis-je.

Elle s'en alla comme elle était venue, bien calme, très lente, et revint une demi-heure plus tard avec les aliments que je lui avais demandés.

- Il y a des visites au salon, dit-elle, en déposant le plateau sur une chaise près du lit. Des voisins qui passeront la nuit.

- *Niania*, dis à ma mère, si elle s'inquiète de moi, que je ne descendrai pas jusqu'à demain matin. Les visites m'ennuient.

- Comme tu voudras, ma petite âme, répondit la vieille femme. Mais il est plus probable que personne ne demande rien, car tu es en vacances et tu as ta liberté... C'est les chambres du Sud qu'on prépare pour les visiteurs, ajouta-t-elle.

- Tant mieux, dis-je, sans trop savoir pourquoi...

Construire les maisons selon une orientation exacte par rapport aux points cardinaux de l'horizon est une chose capitale que, toutefois, les Européens négligent totalement, parce qu'ils ont perdu le sens réel de la croix qui relie et divise en même temps les points Nord, Sud, Est et Ouest.

Le Nord est l'immobilité, l'absence du dynamisme éternellement changeant de la vie. Il est le refuge de l'intellect, car, seul, il laisse à ce dernier le repos nécessaire pour une réflexion abstraite sans le troubler d'influences nouvelles.

S'il n'y avait que le Nord, l'homme saurait tout, car tout serait assez calme pour lui permettre de voir chaque chose dans ses moindres détails.

Ce serait la nuit, toujours, et l'homme en serait le roi.

Le Sud est, au contraire, la source de la vie perpétuelle. C'est le point par excellence qui anime nos organes les plus vitaux, ceux que l'intellect a honte de voir, parce qu'ils lui rappellent sans cesse son insuffisance : son incapacité de suivre la course vertigineuse de l'Univers, sa mobilité, ses modifications capricieuses.

S'il n'y avait que le Sud, il n'y aurait sur la terre que des bêtes fauves.

Les intermédiaires, l'Est et l'Ouest, sont les passages entre les deux extrêmes, et l'Est détermine l'Homme venant de la Vie et allant à la Stase ou à la Mort, tandis que l'Ouest est le point où la Mort retourne à la Vie et prépare la Renaissance. Toutefois, l'Ouest porte dans son essence les éléments de la Mort...

Lorsqu'une maison est construite conformément à la science des points cardinaux de l'horizon, l'homme repose la nuit la tête au Nord et les pieds au Sud. De cette façon, son intellect se calme réellement pendant le sommeil, et la Vie, toujours féconde dans la pénombre, ne rencontre pas d'obstacles pour sa pénétration dans le corps selon la loi naturelle : de bas en haut.

D'autre part, justement orienté, le corps endormi de l'être humain reçoit, à travers son bras droit et ses organes disposés à droite, les éléments de la poussée reconstructrice des forces universelles, tandis que de sa gauche - de son bras gauche et de son cœur surtout - s'échappe le trop-plein destiné à mourir, c'est-à-dire à se décomposer pour retourner dans la *Racine*, dans le centre de la *Terre* où crépite le feu régénérateur...

Vous verrez tout à l'heure le pourquoi de ces lignes.

III

LE BAPTÊME

Lorsque j'eus bu le lait et mangé le pain noir, et lorsque la *niania* fut partie, après m'avoir dit encore que les visiteurs, pour lesquels on préparait l'appartement du Sud, étaient les Wassilkowsky, père, mère et fils, et qu'il y aurait bal le soir, je sentis le besoin de dormir.

A cet effet, je tirai les six paires de rideaux aux six fenêtres, ces dernières restant grandes ouvertes, et j'enlevai les vêtements qui me serraient le corps.

De la robuste commode, je tirai un long peignoir en toile écrue toute parsemée d'arabesques brodées - les carrés, les triangles, les étoiles, qui constituent ce qui s'appelle les dessins russes, mais qui sont en réalité la décomposition chaotique de l'écriture sacrée d'un peuple mongol perdu ou dispersé dans l'énorme plaine russe, après deux siècles de triomphale invasion - et je m'en enveloppai directement par-dessus la chemise.

Je jetai tous les vêtements enlevés sur le divan turc appuyé à la paroi Sud-Ouest, assez près de mon lit, lequel suivait la diagonale Sud-Nord de la pièce jusqu'au petit paravent à trois panneaux qui en abritait le chevet.

Je vis alors sur la chaise les restes de mon déjeuner.

- Qui sait, l'idée lui viendra peut-être de venir le chercher, - me dis-je, et, pour éviter une telle éventualité importune, je transportai le plateau dans le corridor, où je le déposai par terre, à droite de ma porte.

Rentrée dans ma chambre, je remis encore en ordre quelques feuilles de papier qui traînaient sur la table à écrire. C'était une précaution utile, car placée en plein courant d'air entre les fenêtres ouvertes, cette table était vraiment un endroit peu sûr pour les expansions lyriques confiées à ces feuilles.

- Je brûlerai sans doute tout cela, pensai-je presque à voix haute. Ce ne sont que des bêtises, écrites par quelqu'un qui ne sait rien.

Les feuilles de papier disparurent dans le tiroir unique de la table et je revins près du lit.

Je vous dois, mes lecteurs, ce détail encore : dans ma chambre, ainsi que dans tout appartement d'une jeune fille russe de bonne éducation traditionnelle, il n'y avait pas de miroir, car il était généralement convenu chez nous que la jeune fille de mœurs convenables ne se soucie pas d'être belle. Il y avait bien, tout près de mes icônes, une petite table de toilette avec un chaste rideau blanc qui en cachait les menus objets indispensables à l'hygiène du corps et des cheveux, mais le miroir, symbole de vastes libertés, n'y aurait fait son apparition que le jour de mes fiançailles. Pour le moment, sa place était marquée par un clou vissé dans la mince planche qui soutenait le rideau à une hauteur considérable par-dessus la table. A ce clou j'avais suspendu, le jour de la Saint Ivan-des-Eaux, une couronne de fleurs des champs. Il en restait encore le ruban rouge et or et quelques tiges sèches.

Avant de m'étendre, je défis mes tresses d'un blond foncé légèrement bronzé et je fis cette dernière réflexion : "Il faudra dormir très profondément pour être bien éveillée cette nuit... à une heure".

Ces trois derniers mots s'ajoutèrent à ma phrase comme indépendamment de moi, et je les répétai assez fort : "Oui, à une heure".

Là-dessus, je m'abandonnai à l'édredon.

Selon mon expérience, on rêve toujours lorsqu'on dort, mais la mémoire n'enregistre pas toujours les tableaux et les scènes qui se présentent à notre esprit, si du dehors aucune impression analogue ne vient capter et traduire en termes de possibilité réelle (physique), l'envolée fantastique du songe.

Si nous pouvions retenir chaque fois chaque songe, notre vie serait infiniment plus riche, car notre être intime, libéré de la prison et du scepticisme du corps pendant le sommeil, apporterait à notre intellect un champ d'observations et de connaissances immensément utiles pour la compréhension de l'Inconnu, c'est-à-dire de ce domaine cosmique où les forces sont des êtres et les phénomènes les effets plastiques d'un jeu divin, à la fois semblable et opposé à ce qui se passe communément devant nos yeux...

En ce jour de ma consécration à l'ombre tragique du "Mauvais", une circonstance très spéciale, et que vous connaîtrez tout à l'heure, me permit d'enregistrer le songe étonnant que voici :

Je vis d'abord un champ où ne poussait que l'herbe sauvage avec, çà et là, quelques rares monticules de sable que le soleil, excessivement ardent, teintait en jaune brillant d'un éclat insoutenable.

Au milieu de ce champ, un ruisseau se forma peu à peu, et j'eus l'impression, toutefois encore incertaine, de me trouver sur une sorte de navire qui se frayait avec peine un passage à travers le sable humide des deux rives.

A la suite de l'effort que je fis pour m'expliquer la curieuse situation du navire dans le ruisseau étroit, ce dernier s'élargit, rapidement et énormément, et tout à coup un mouvement énergique précipita l'embarcation dans une baie qui s'ouvrait au large sur un horizon d'un bleu intense.

Les matelots et les quelques autres passagers de mon navire se mirent à crier de joie, et au moment précis où je me demandais d'où leur venait cette allégresse, je vis, à quelque hauteur au-dessus de l'horizon et droit devant nous, un disque d'émeraude rayonnant.

Je n'eus pas le temps de me demander ce que c'était, que déjà le disque avait pris l'apparence d'une horloge, avec les douze nombres marqués en or étincelant.

Le "1", tout particulièrement, vibra comme si une vie ardente s'y débattait. Il était placé à gauche du "12", ce qui signifiait que cette horloge marchait dans le sens inverse des nôtres.

Je fixai toute mon attention sur ce "1" curieux, et il me sembla qu'un fil rouge en partit et s'entortilla en zigzags et en spirales bizarres autour des nombres.

Mais à peine eus-je la curiosité de suivre ce fil pour en distinguer les différentes contorsions, que l'ombre noire d'un doigt immense se posa à travers le disque, comme pour ne désigner que le "1".

Il y avait dans la volonté impérieuse de ce doigt une défense formelle de voir le reste.

- A une heure! m'écriai-je.

Et ce cri me réveilla.

Comment vous raconter sans vous offusquer la situation inattendue autant que navrante dans laquelle je me trouvais.

Les deux pans de mon large peignoir pendaient des deux côtés du lit, comme des ailes blessées. Ma chemise était repoussée jusqu'à ma gorge, et mon ventre de jeune fille s'offrait dans toute sa nudité au regard d'un jeune homme qui se tenait dans une pose assez gauche sur la chaise, à ma droite, où, une heure ou deux auparavant, avait été déposé le plateau avec le lait et le pain.

Je reconnus immédiatement le jeune Wassilkowsky, Micha, et tremblante de honte je sautai en bas du lit et courus vers les fenêtres, en serrant le peignoir autour de mon corps.

- De quel droit êtes-vous venu ici ? criai-je hors de moi. Qui vous a permis d'entrer dans ma chambre ?

Micha ne bougeait pas. Il avait une expression stupide et toute sa large face, sous les mèches désordonnées de ses cheveux trop blonds, reflétait l'hébétement, l'absence de toute pensée.

Il sortit de la poche de son veston un grand mouchoir blanc et y serra sa main droite.

- Sortez d'ici... tout de suite... à la minute... continuai-je à m'exaspérer. Si vous ne bougez pas, j'appellerai du monde, toute la famille, toute la maisonnée.

Micha se leva avec quelque peine. Son équilibre repris, mais sa main droite encore serrée dans le mouchoir, il vint se placer au milieu de la chambre et balbutia, en souriant bêtement :

- Je ne sais pas ce qui vous effraie tellement. Je n'ai fait aucun mal. C'est par hasard que je suis entré ici.

- Par hasard ? Est-ce qu'on entre par hasard dans une chambre qui n'est pas la vôtre ?... Sortez, sortez, sinon j'appelle la bonne.

Cette menace précise le ramena sans doute à la réalité. Il sortit sa main du mouchoir qu'il remit dans sa poche, non toutefois, sans y jeter un coup d'œil coupable.

Je regardai aussi ce mouchoir et j'y vis, chose qui m'étonna beaucoup, des taches rouges... On aurait dit du sang.

- Vous vous êtes blessé ? demandai-je.

Un large sourire gêné découvrit alors les dents très régulières et très blanches de Micha.

- Ce n'est rien, dit-il. Le mouchoir était déjà comme cela avant. Je n'ai rien fait, je vous assure.

- Comment l'idée vous est-elle venue d'entrer ici ? demandai-je encore, mais le calme commençait à me revenir.

- Tout simplement, dit Micha. Je cherchais la salle de bains, j'ai vu un plateau par terre et je suis entré. D'ailleurs, la porte n'était pas fermée à clef.

- Belle excuse! ripostai-je sans pouvoir toutefois m'empêcher de sourire, car Micha était vraiment drôle en ce moment et semblait bien naïf. Nous ne sommes pas ici en pays de sauvages, et un plateau par terre ne constitue pas une invitation à entrer... Micha, je vois que vous êtes un peu fou. Allez-vous en et ne dites à personne que vous êtes venu ici.

Qu'est-ce qui le prit alors, je ne saurais vous le dire. Il se jeta sur moi comme un enragé, et il y eut dans ma chambre de vierge absolue une scène horrible : un corps trop faible pour se défendre dans l'enlacement furieux d'un mâle déchaîné.

Mes vêtements légers étaient, certes, une bien mauvaise protection contre la chaleur impétueuse de ce garçon de vingt-quatre ans, et je me rappelle très bien la sensation d'abord répugnante puis tout à coup bizarrement prenante, que je ressentis dans les hanches pour commencer, ensuite dans la gorge et le long du dos.

Ma résistance faiblit rapidement, et Micha, qui s'en rendit compte aussitôt, appliqua avec brutalité ses lèvres épaisses et humides sur ma bouche entr'ouverte. Sa langue chercha la mienne, la trouva, s'y appuya fortement.

- Oh! horreur! m'écriai-je, en me renversant en arrière et en repoussant violemment mon agresseur. Vous êtes un monstre! Allez-vous en!

Micha me tenait par la taille, de ses deux bras enlacés.

- Oh! non! dit-il. Maintenant je ne m'en irai pas. D'ailleurs, tu es à moi. Je t'ai conquise. Tu m'appartiens.

- Monstre! monstre! hurlais-je. Tu as volé mon baiser. Un baiser qui ne t'appartenait pas. Je ne suis pas à toi, mais à un autre, à un être immense auprès duquel tu n'es rien.

Il y eut alors une colère fantastique dans les mains vigoureuses et dans tout le corps de Micha. Ses petits yeux gris devinrent presque beaux de rage. Il se raidit un instant, en enfonçant ses ongles dans ma peau à travers la toile du peignoir, mais s'écria aussitôt, triomphant :

- En tout cas ce quelqu'un, à qui tu prétends appartenir, n'a pas su se faire ton maître!

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Micha lâcha prise comme un conquérant qui se sait victorieux, et après avoir fait quelques pas dans la chambre, il prit une chaise près de la table à écrire et s'assit tranquillement.

Moi, je me tenais debout comme une condamnée au milieu de la pièce.

- Mes glèbes, mes glèbes sont noyées! entendais-je pleurer.

Micha rompit le silence le premier.

- Xénia, dit-il d'une voix adoucie, viens t'asseoir là, à ta place devant ton bureau. La table sera une cloison efficace entre nous deux, et tu pourras t'expliquer à ton aise.

Machinalement, j'obéis. J'allai m'asseoir en face de Micha et je posai mes deux mains sur le presse-papier en granit. On a besoin de toucher quelque chose de solide lorsqu'on est troublé.

- Explique-toi, ordonna Micha.

Je le fixai sans surprise, comme si intérieurement je lui reconnaissais le droit de prendre envers moi ce ton d'autorité.

Je lui dis cependant :

- Je n'ai rien à vous expliquer, c'est vous qui me devez des excuses.

L'expression de Micha fut magnifique.

- Ah! dit-il du haut de sa grandeur. Je vois que tu oublies que les Wassilkowsky sont de fiers et libres cosaques du Don, et qu'ils n'admettent pas qu'on leur dispute leur proie... J'affirme mon droit là où je me place.

- Si tu t'imagines avoir un droit sur moi, tu te trompes, dis-je sourdement.

- Je ne te demande pas ton opinion là-dessus, répliqua Micha. Ce qui m'importe de savoir c'est le nom et le lieu de résidence de cet *autre*, de cet *être immense* dont tu viens de parler avec tant de pathétique emphase.

Une ironie blessante soulignait ces mots. Le sang me monta à la tête, mes oreilles bourdonnèrent, des larmes obstruèrent ma vue.

- Son nom ne peut être prononcé, dis-je.

Ah! je vous assure! sous le regard, que me lança alors Micha, cet homme décidé qui me scruta jusqu'au tréfond de mon être, je me sentis plus nue, plus abandonnée que tout à l'heure, lorsque j'étais étendue sur le lit, mon peignoir ouvert.

Ce fut l'affaire d'une seconde. Micha se renversa sur le dossier de sa chaise et dit :

- Tu ne me l'avoueras pas, mais je l'apprendrai moi-même. Tant pis pour toi, ma décision est prise...

Là-dessus, il se leva et quitta la chambre...

La porte s'ouvrit et se referma sans bruit.

IV

L'EPREUVE

Je me sentais meurtrie, offensée, salie par cette brutale intrusion dans mon âme entraînée dans des régions sublimes, de l'homme insolent qui vint m'enlever ma virginité, comme si c'était son droit, comme si moi-même je n'étais qu'un terrain - une prairie ou une plage - où le mâle peut venir et ordonner selon son bon plaisir.

Je ne savais pas au juste ce qu'il avait fait - je ne le sus que plus tard et dans des circonstances que je raconterai plus loin - mais le seul fait d'avoir été enlacée par ses bras et d'avoir tressailli, ne fût-ce qu'un instant, au contact de son corps échauffé, constituait à mes yeux une chute manifeste.

Je vous le dis sincèrement : je ressentais tout cela comme *ma* faute, et j'en brûlais de honte.

Micha sorti, je demeurai devant ma table à écrire, les mains appuyées sur le presse-papier. Je ne me sentais pas le droit de bouger, ni de faire le moindre geste. Peut-on avoir une volonté quelconque, quand on se reconnaît indigne de vivre ?

Et devant moi le lieu de mon *délit* prenait l'aspect d'une accusation amère.

- Je ne pourrai plus me servir de ce lit, - pensai-je. - Chaque fois que je m'y coucherais, je reverrais ma nudité étalée devant les yeux de Micha. Je ne pourrai plus toucher la chaise où il était assis, tandis que je dormais. Je ne pourrai ni ouvrir ni fermer ma porte, car je n'oublierai jamais que le plateau déposé par moi à mon seuil lui a servi d'invitation, *de tentation*... Et le centre de ma chambre, où il me saisit pour me violer, me semblera toujours embrasé de feu.

“Un lieu de perdition, voilà ce que ma chambre est devenue!...”

Le crépuscule ne dure pas longtemps dans les étroites vallées du Caucase, et quand survient la nuit, la température baisse brusquement.

Un coup de vent, qui me sembla glacial, entra tout à coup dans ma chambre par les fenêtres de l'Ouest. Il m'arracha à mes tristes réflexions.

- Tout d'abord, il faut m'habiller, - me dis-je.

Je pris dans la commode du linge austère et la robe la plus sombre, et je m'en revêtis lentement. Mes bras étaient lourds, et mes doigts m'obéissaient mal.

Je refis mes tresses et les fixai autour de ma tête, selon la mode du pays.

Je choisis aussi un châle en laine d'Oural, noir, à rayures grises.

- Ce n'est pas ainsi que j'espérais me présenter à mon sublime fiancé de la forêt, - pensais-je mélancoliquement, - mais il m'est impossible de mentir : je ne puis donner de la gaîté à ma toilette, lorsque mon âme est terne.

Il fallait aussi me chausser. Je mis de longs bas de fil noir et des bottines, qui montaient jusqu'aux mollets.

- Je suis en deuil, ainsi. M'acceptera-t-il quand même ?

Ce fut alors en moi comme un caprice de gosse : j'allai à la petite table de toilette, et je pris à son clou la couronne de tiges sèches, nouée le jour de la Saint-Ivan-des-Eaux, du ruban aux couleurs symboliques : rouge et or.

- Ce sera ma couronne de fiancée coupable, - me dis-je. Il faut que je voie de quoi cela a l'air.

Vous vous rappelez qu'il n'y avait pas de miroir dans ma chambre. Pour juger de l'effet de la sèche couronne sur ma tête blonde, j'eus recours à mon système habituel, d'ailleurs bien connu de toutes les pensionnaires et novices de couvents : j'allai à la fenêtre et je me mirai dans la vitre du battant ouvert.

La glace improvisée me renvoya le reflet incomplet d'un visage douloureux, aux yeux profondément accentués. Les tiges sur la tête se confondaient avec les tresses, et seul le ruban rouge et or ressortait dans l'ombre, comme une flamme fuyante.

- Son horloge avait ce rouge!

Cette pensée traversa mon esprit comme un éclair, et je revis, je revis réellement, avec les yeux ouverts, mais sans localisation précise, l'étrange horloge de mon rêve, au moment de l'acte inqualifiable de Micha.

- Prends du papier et des crayons de couleurs, - me dit une voix interne.

J'allai à mon bureau, je pris une grande feuille de carton blanc, et je plaçai à portée de ma main un jeu de crayons rouge, bleu, jaune, blanc et noir.

Je restai debout.

- Trace un cercle parfait, - m'ordonna la voix.

Je n'ai jamais été forte en dessin, mais le cercle que je traçai alors, à main levée, fut vraiment presque régulier. Entre le point Est et le point Nord, seulement, la ligne tremblait un peu, mais la voix me dit :

- Ne corrige rien... Maintenant, place les heures.

Je commençai : - 12 - au point Nord, - 1 - à sa gauche, puis, en suivant cette même direction et à intervalles égaux : - 2 -, - 3 -, - 4 -, - 5 -, - 6 -, - 7 -, - 8 -, - 9 -, - 10 -, - 11 -.

- Ecris - 2 - par-dessus le - 11 -, en dehors du cercle.

J'obéis.

- Ecris - 3 - par-dessus le - 12 -, en dehors du cercle.

Je le fis.

- Place - 5 - par-dessus le - 1 -, en dehors du cercle.

Cela fut fait aussi.

- Du - 2 - nouveau au - 5 - nouveau tire une courbe parallèle au cercle... Ecris en titre : « Ma formulation nouvelle »... Ecris en marge : « La valeur totale des heures intermédiaires est 51, soit 9. Ce nombre est le chiffre symbolique de l'ERE que je combats, car c'est elle qui ME PRIVE DE MON CORPS ».

Je m'appliquais à écrire tout cela de ma plus belle écriture, lorsque j'entendis, non plus à l'intérieur de moi-même, mais à l'extérieur, et comme en sourdine, cette phrase, qui me remplit d'effroi :

- Il me faut une femme et un homme pour renaître de ces deux.

- Faut-il écrire cela aussi ? - demandai-je.

- Ecris-le en rouge et laisse tomber sur le cinquième mot une goutte de ton sang.

Je pris le crayon rouge et j'écrivis : « Il Me faut une femme et un homme pour renaître de ces deux ».

La goutte de sang, où la prendre ?... Ah! le mouchoir de Micha en avait. Il y en a peut-être aussi sur le drap.

J'y courus.

En effet!

J'entendis rire près de la table à écrire. Ce rire était sarcastique, mais mon corps en éprouva de la volupté.

Oui, il y avait des taches rouges sur mon drap. Je ne me demandais pas d'où cela venait, car tout à coup je compris un mystère que j'avais totalement ignoré jusqu'à cet instant.

- Micha a fait couler mon sang pour m'enlever ma virginité... pour Lui! - m'écriai-je.

Oh! quelle joie m'envahit alors! Quelle félicité! Quel bonheur!

- Tu m'acceptes, donc, ô Toi, Martyr Sublime! Tu veux mon sacrifice pour redevenir heureux!

Je pris sur la table de toilette une petite boulette de coton. Je l'humectai d'eau fraîche, et je lui fis boire le sang du drap. Puis, retournée près de la table, je laissai tomber une goutte de l'eau, ainsi rougie, sur le cinquième mot : *femme*.

Je ressentis une sérénité merveilleuse. Toutes choses s'étaient transformées à mes yeux. La paix de l'âme, je la connus : *ni bien, ni mal, mais... tout est utile*.

- Ne blâmons rien, mais sachons démêler le sens profond et la raison nécessaire de chaque événement, - cette phrase se grava comme d'elle-même dans mon esprit, et, telle une élève heureuse de recevoir la leçon de son Maître, je m'assis.

L'inspiration me vint aussitôt. Sans la moindre hésitation, je pris le crayon rouge et je fis courir autour des *heures* de mon dessin le fil de sang, que j'avais vu s'entortiller autour des nombres de l'horloge. Les spirales et les zigzags se formaient d'eux-mêmes avec une précision étonnante.

Lorsque j'eus fini, il y eut sur le carton un dessin symétrique des plus curieux. Le fil rouge, parti, près du - 1 -, de l'extrémité gauche de la courbe reliant les trois chiffres de *l'ordre nouveau*, aboutissait, un peu au-delà du - 11 -, à l'extrémité droite de la courbe, et formait autour du - 3 -, du - 6 -, et du - 9 - trois triples spirales respectives. Le - 2 -, le - 4 -, le - 8 -, le - 10 - restaient en dehors et le - 5 -, le - 7 -, le - 1 -, et le - 11 - en dedans du fil, chacun de ces nombres occupant le centre d'un angle différent, formé par les zigzags.

L'ensemble présentait une sorte d'étoile à quatre pointes aiguës et à deux ailes rondes. Toutefois, les pointes, correspondant aux chiffres - 1 - et - 11 -, s'élevaient dans la courbe noire, qui surplombait le tout comme une coupole.

Je me mis à chercher le sens caché de ce que j'avais dessiné :

- La valeur totale des heures intermédiaires est - 9 -, m'avait-il dit. Les trois nombres de *l'ordre nouveau*, 5 plus 3 plus 2, forment - 10 -. Serait-ce ça la formule : dix combat neuf ?... Et si c'est juste, qu'est-ce que cela signifie ?

Il se produisit alors quelque chose d'extraordinaire et que vous ne croirez pas, sans doute; mais, sur mon honneur, je vous affirme que c'est vrai : le crayon bleu sortit tout seul de la petite boîte de cuir qui le renfermait en compagnie des autres crayons de couleurs, et se plaça verticalement sur le chiffre - 11 -, exactement entre les deux traits qui le composent.

Avec une rapidité extrême, et toujours en position verticale, il se précipita à travers le dessin, du - 11 - au - 2 -, du - 2 - au - 10 -, du - 10 - au - 4 -, du - 4 - au - 8 -, et de là au - 6 -.

Sur le - 6 - il s'arrêta un instant, et, baignée de sueur, car telle était mon angoisse, je devinai ceci : le - 6 -, dans sa triple enceinte rouge, est l'emblème d'un organe, caché dans mon corps, et dans lequel mon Maître veut pénétrer.

Pourquoi ?

Le crayon bleu reprit sa course, en se précipitant du - 6 - au - 7 -, du - 7 - au - 5 -, du - 5 - au - 9 -, du - 9 - au - 3 -, du - 3 - au - 11 -, du - 11 - au - 1 -, et fila à droite, comme un éclair, à travers le - 12 - et entre le - 3 - et le - 2 - de la *nouvelle formation*, qui étincelèrent alors comme des diamants.

Une odeur se répandit autour de moi, et j'entendis au loin la chute de mon crayon sur le parquet.

- Il me faut une femme et un homme, - prononça la voix mystérieuse, - afin de reconquérir le SIX.

Alors, dans l'espace compris entre mes yeux et le dessin, je vis se former en traits lumineux l'image d'un oeuf, percé à gauche, d'où s'envola dans la direction Nord-Est, une étincelle électrique, qui laissa derrière elle une trace d'or vibrant.

- Ah! voilà pourquoi! - dis-je, lorsque l'image disparut. - Dans la prison obscure de mon corps, l'Etre torturé retrouvera la force qu'il Lui faut pour se libérer... Il m'enseignera Lui-même ce que je dois faire...

J'appuyai mes coudes sur la table, et je mis mon front dans mes paumes. Toute pensée s'enfuit de mon esprit, et je fus plongée dans un vide profond...

Et tandis que je demeurais ainsi, immobile et inerte, la nuit magique du Caucase promenait autour de moi son souffle vivifiant.

V

LA JOIE DANS LA PLAINE

Lorsque je revins de mon assoupissement, l'obscurité était déjà complète et il faisait frais dans la chambre.

Mon premier souci fut de voir l'heure.

A tâtons je trouvai la boîte d'allumettes à sa place habituelle entre l'encrier et le vase contenant le sable dont je me servais pour sécher les pages écrites, et j'allumai les deux bougies de cire, que des chandeliers en argent massif laissaient émerger, comme de petites colonnes blanches et tièdes, par-dessus les bibelots et les photos disposés sur la table.

Il était 9 heures.

La lumière jaunâtre qui se répandait à court rayon autour des petites flammes tremblantes, formait dans le reste de la pièce des ombres féériques, pleines de mystère.

- Oh! viens dans l'ombre de ma chambre, - dis-je à mi-voix.

« Viens près de ta fiancée, qui t'adore et te croit.

« Dis-lui ce qu'elle ignore et qu'il te plaît qu'elle sache.

« Afin que, victorieux et désormais sans tache,

« Tu puisses montrer ton disque et prononcer ta foi.

« Voici : en signe d'amour, j'accepte la dure croix ».

La douce musique que j'entendis alors me sembla être une réponse à mon évocation.

Je m'abandonnai à son rythme berceur, et ma pensée se confondit peu à peu avec la charmante mélodie, que des arpèges languissants enveloppaient et caressaient, comme une foule d'échos amoureux.

- Oh! viens dans l'ombre de ma chambre, - répétait cette musique sur des notes tantôt aiguës, tantôt graves. - Viens m'apprendre ce que j'ignore et ce que tu veux que je sache. Voici : je suis à toi, et mon être tout entier promet l'obéissance.

- Cette musique n'était donc pas une réponse, - me dis-je.

- Elle promet l'obéissance, - dit alors une voix presque humaine.

Il me sembla que cela venait des fenêtres de l'Est. Je me retournai de ce côté et je fus frappée de voir qu'il y avait de la lumière dehors, une lumière qui paraissait venir du rez-de-chaussée.

J'allai m'en assurer de plus près et, en effet, je vis, en me penchant par la fenêtre, que les trois baies de la salle de bal, dont je vous ai déjà parlé plus haut, étaient illuminées comme aux jours des grandes fêtes.

- C'est vrai, il y a réception ce soir, niania me l'a bien dit. Ils sont sans doute tous réunis là-bas, et l'on dansera et chantera jusque tard dans la nuit. Mais alors, comment ferai-je ? Il faudra, cependant, que je me mette en route tout de suite après minuit, pour arriver au grand chêne à une heure. Le danger d'être surprise sera grand.

Une étrange idée, qui fut une envie plutôt qu'une pensée, se saisit alors de moi.

- J'irai danser avec eux, - me dis-je, - et, à minuit, j'entraînerai Micha avec moi.

Je me sentis comme électrisée par cette décision.

- Oui, c'est bien ce qu'il faut faire... D'ailleurs, il Lui faut une femme et un homme... Micha... puisque c'est lui qui a commencé... *l'oeuvre*... Et surtout, ne rien décider d'avance, me laisser faire, calmement, passivement.

- Elle promet la passivité, - prononça la voix de tout à l'heure.

Je vous assure, j'eus peur, mais l'idée que Micha serait avec moi la nuit, à une heure, me rassura.

- Qui est celui qui me parle ? - demandai-je.

Ce fut la musique, reprise en cet instant, qui me répondit.

Heureusement! car elle m'effrayait moins que la parole mystérieusement humaine.

Je discernai ce qui suit :

« ...Celui, qui dans les bois depuis longtemps t'appelle.

« Celui, qui cherche en vain les roses sur les tiges.

« De cette plante vive, aux sèves immortelles.

« Que pour t'avoir, enfin, à moi, je veux, j'exige ».

- Une plante ? quelle plante ? - dis-je étonnée. - Micha comprendra peut-être mieux que moi ces expressions bizarres... A propos, il serait utile d'inscrire tout cela.

Mes lecteurs, je vous raconte toutes ces choses exactement comme elles se sont passées.

Vous y trouvez, peut-être, de l'incohérence et, souvent, un manque de suite logique, mais il serait faux de ma part de vouloir contenter vos habitudes littéraires au détriment de la vérité.

Mon souci, en écrivant ce livre, est de vous conduire au-devant d'un mystère qu'il n'est pas possible de connaître à travers les formes de la mentalité discursive, en vogue, hélas, depuis trop longtemps.

Le mystère que je veux vous dévoiler appartient à la vie, et ce n'est par conséquent, qu'à travers les formes essentiellement chaotiques de cette dernière que je dois m'efforcer de vous frayer un passage jusqu'à la *Racine des Choses Eternelles*.

Prenez donc patience et suivez-moi.

Je retournai à la table et, sur la même feuille de carton où se trouvaient déjà le dessin magique et les inscriptions que vous savez, j'écrivis en caractères serrés l'évocation que j'avais prononcée en sortant de mon assoupissement, et la réponse de l'Inconnu, que vous venez de lire.

Ceci fait, j'hésitai un instant, puis, j'ajoutai en lettres plus grosses : « *Je promets l'obéissance, la passivité, et...?* »

- Il y a toujours trois choses dans Ses phrases. Que dois-je promettre encore ?

Une voix, répandue dans toute ma chambre, répondit :

- Le courage.

J'écrivis ce mot encore, et au moment où je traçais la dernière lettre *e*, un éclair bleuâtre traversa la pièce de l'Ouest à l'Est, en zigzags aigus.

Une odeur de soufre traîna, comme un prolongement de l'éclair, dans la même direction.

- C'est fait, - me dis-je, à présent je peux descendre.

J'allumai une petite bougie spéciale, entourée, sur un plateau de métal, d'une sorte de grillage de protection, et j'allai dans la lingerie, qui se trouvait dans le même corridor, juste en face de ma chambre.

Dans cette grande pièce carrée, j'ouvris les deux battants d'une large armoire pleine de riches toilettes, et je choisis, après un examen attentif, une robe en soie blanche, garnie de fleurs roses et bleues, brodées à la main.

Dans une commode en bois de chêne, je pris, ensuite, une chemise et un jupon en fine toile de Russie, ornés de subtiles dentelles, un petit corset de satin blanc et une paire de bas très fins.

Je déposai tout cela en bon ordre sur le canapé, placé au milieu de la chambre, et je passai au choix des chaussures.

Il y en avait toute une rangée au bas de l'armoire : des souliers montants, des petites bottes vernies, des brodequins, des chaussures décolletées.

Je pris, comme vous le pensez bien, des souliers de bal, roses avec de larges boucles dorées. Je les mis sur le tapis devant le canapé.

- Il faut aussi des fleurs artificielles et des bijoux, - me dis-je - car je veux être belle, plus belle que toutes.

Il y avait, dans un chiffonnier à côté de l'armoire, un petit coffret recouvert d'une fine peau grise. Mes initiales brillèrent en lettres d'or sur son couvercle. Je l'ouvris au moyen d'une petite clef, que je sortis de sa cachette au fond du chiffonnier, et je fis mon choix : deux belles roses thé, entourées de leur soyeux feuillage de velours, et un mince collier d'or, travaillé à la russe, avec un grand médaillon semé de perles et de petits diamants d'un feu très pur. Au centre du médaillon se trouvait un coq, formé de rubis de nos montagnes : le coq rouge de la Géorgie.

- Avec cela il y aura bien de quoi tourner la tête à Micha, - pensai-je malicieusement. - Il faudra qu'il m'obéisse sans discussion.

Je procédai à ma toilette. Tout d'abord, j'enlevai à la hâte tout ce que j'avais sur moi, et, complètement nue, je fis un paquet de ces vêtements tristes. Je le fourrai sans égards dans la profondeur de l'armoire...

- C'est fini, - dis-je à haute voix. - La tristesse et la pénitence sont passées. A présent, je suis légère et je vais au bal pour fêter ma joie.

Je revins près du canapé. Je m'assis à côté des vêtements de luxe qui y étaient étalés et je me disposai à enfiler les bas.

C'était la première fois de ma vie que je prenais un goût réel à l'opération minutieuse qui devait me rendre belle.

Mes bas blancs bien tirés, j'eus du plaisir à constater l'élégante courbe de mes mollets et la finesse exceptionnelle de mes chevilles.

- Micha les connaît déjà, - pensai-je en souriant.

Il n'y avait plus trace de honte en moi, et c'était même comme si je ne l'avais jamais eue...

Maintenant, après l'expérience qu'il m'a été donné d'acquérir, grâce au *mystère de libération*, que vous connaîtrez quand vous aurez lu ce livre jusqu'à la fin, je puis affirmer positivement que c'est à ce moment seulement que je commençai à devenir pure, *c'est-à-dire exemple de superstructures mentales artificielles*, car à partir de ce moment seulement la pudeur, qui est un mensonge en toute femme, avait cessé de me tenir dans ses chaînes.

Cela vous choquera, peut-être, mais il faut que je fixe ici cette vérité : la libération du mensonge de la pudeur, outre sa valeur occulte, présente aussi une utilité pratique, parce qu'elle met la femme à l'abri de la perversité de l'homme.

En effet, la franchise envers elle-même, en matière sexuelle, crée dans la femme une simplicité d'attitude qui repousse l'homme dégénéré, celui qui a besoin de procédés sordides et cachés (*défendus*) pour se satisfaire.

De la femme simple (*pure, dans le sens entendu ici*), ne s'approche que l'homme dont la force sexuelle est saine, et ce qui en résulte est sacré toujours : dans l'ordre des choses terrestres, c'est-à-dire mortelles, pour les inférieurs, et dans l'ordre des choses divines, c'est-à-dire immortelles, pour les supérieurs.

Ceci est une vérité ancienne. C'est même la plus ancienne. Mais l'humanité, qui néglige - hélas, depuis trop longtemps! - les problèmes divins, pour ne s'occuper que des questions et des convenances sociales (qui sont toujours en contradiction avec les premiers), l'a totalement oubliée.

La Société a établi des lois et des usages qui empêchent la Vie de se développer harmonieusement, et c'est pourquoi bien des choses très naturelles lui sont devenues des mystères.

Mais la Vérité revient maintenant à la lumière, parce que son heure a sonné...

La salle de bal, où j'entrai toute brillante de joie, dans ma claire toilette aux nuances printanières, avec les roses thé piquées au-dessus de la nuque, à la naissance des lourdes tresses qui tombaient, comme deux larges boas, jusqu'à mes genoux, en entourant mon cou d'une suave caresse, - la salle de bal était pleine de monde.

On écoutait avec une attention sincère un morceau classique, joué au piano par une demoiselle fort jolie et fort distinguée.

Les convives étaient assis tout le long des murs, sur les chaises blanches et dorées qui formaient, comme vous le savez, l'unique ameublement de la pièce.

Il y avait là tous les membres de la famille, les hôtes permanents et les visiteurs venus pour la soirée : les Wassilkowsky et d'autres voisins.

Chacun fut surpris de me voir entrer ainsi à l'improviste, et on leva vers moi des regards où l'admiration se lisait facilement.

L'une de mes tantes, cependant, me fit signe de ne pas déranger l'assemblée, et, obéissante, je m'assis sur la première chaise libre, que j'aperçus tout près de la porte par laquelle j'étais entrée.

C'est à ce moment que je vis Micha.

Il se tenait debout près de l'une des fenêtres donnant au Nord-Est, et semblait le seul indifférent à la musique.

Il me regarda comme quelqu'un qui sort d'une inquiétude terrible, et ses yeux me dirent : "A tout à l'heure".

Je soutins son regard avec une indifférence enjouée, et cela le froissa visiblement. La résolution qu'il avait à cette minute en grandit certainement.

La demoiselle, jolie et élégante, arrêta brusquement son jeu sur un accord qu'elle tapa bruyamment.

Elle se leva et dit :

- J'ai oublié la suite, il y a longtemps que je ne m'exerce plus.

Tout le monde se précipita vers elle, et ce fut un brouhaha général de compliments et de félicitations à l'adresse de la jeune pianiste.

Micha s'approcha de moi :

- Qu'avez-vous fait tout ce temps ? - demanda-t-il sur le ton impérieux d'un commandant.

- J'étais dans ma chambre, - répondis-je.

- Je sais bien que vous n'êtes pas sortie, dit-il, - mais, que faisiez-vous ?

Je ne trouvais pas de réponse, car, aussi, qu'était-ce ce que j'avais fait chez moi ?

- Vous ne voulez pas répondre ? - murmura Micha entre les dents.

- Oui et non, - dis-je en riant.

- Qu'est-ce que cela veut dire : oui et non ? Voulez-vous me répondre ou ne le voulez-vous pas ?

- Je voudrais bien, - dis-je, - tenez, je le veux même très réellement, mais je ne sais pas comment vous l'expliquer.

- C'était donc une occupation bien compliquée, - dit Micha, avec un pli amer au coin de la bouche. - C'est bizarre comme les femmes ont toujours besoin de faire des mystères... Mais avec moi il faudra perdre cette habitude.

- Voyons, Micha, votre nervosité est pour le moins exagérée.

- Ah! vous trouvez! - dit-il.

Il me regarda de travers.

Notre colloque en resta là, car un brillant officier s'approcha de nous et dit à Micha :

- Avez-vous engagé votre dame pour la contre-danse ?

Sans hésiter, Micha saisit mon bras, le passa sous le sien, et dit :

- Evidemment.

- Ah! pardon! - dit l'officier. - J'avais justement l'intention d'inviter mademoiselle, mais puisque vous m'avez devancé...

Il s'inclina poliment et glissa en arrière.

Je restai au bras de Micha. Ma mère vint alors à travers la foule. Elle s'arrêta près de nous, eut envie de me dire quelque chose, mais, après une seconde de réflexion et un sourire aimable à l'adresse de Micha, elle s'en alla à son tour.

- Quelle est la pensée de ma mère en ce moment ? - dis-je à Micha. - Qu'en pensez-vous ?

- Cela m'est bien égal, - répondit le jeune homme.

Il avait maintenant l'expression d'un vainqueur, et je ne vous cacherai pas que cela me fit plaisir.

- Nous allons danser, - me dit-il, - et nous les surpasserons tous. Savez-vous danser le galop cosaque ?

- Oui, - fut ma réponse.

- Eh, bien! à nous deux, tout à l'heure!

Il me conduisit, toujours en me donnant le bras, dans le coin entre les deux rangées de fenêtres. Vous n'avez pas oublié que c'était le point Nord du Château. Il prit deux chaises, qu'il plaça l'une à côté de l'autre, et me dit de m'asseoir.

Quand nous fûmes installés tous les deux, et tandis que l'agitation continuait autour de nous, car les cavaliers invitaient leurs dames et les personnes âgées se rangeaient dans les angles de la salle de manière à laisser le plus de place possible aux danseurs, Micha me tint ce discours :

- Ecoute, Xénia, il faut que tu cesses de faire l'innocente. Tu comprends sans doute que je t'ai choisie pour te garder. Je te disputerai âprement à tout concurrent. Si, donc, tu ne veux pas qu'il y ait ici une tragédie, dis-moi tout de suite de qui tu es amoureuse, afin que je me débarrasse de cet homme au plus tôt.

Ah! la malice de la femme est pleine de ressources!

- Micha, - répondis-je, - si tu veux tout savoir, je t'invite à me suivre cette nuit, tout de suite après minuit, dans la forêt. Tu connais bien le vieux chêne géant ?

- Oui, - dit Micha, devenu blanc comme un linge. - Et là ?

- Et là tu sauras tout.

- Il t'attend là-bas ?

- Oui, cette nuit, à une heure.

Micha demeura silencieux. Il plissa le front d'un air farouche et serra les poings.

- C'est très bien, - dit-il, - j'emporterai avec moi mon grand sabre de cosaque. Précisément, je l'ai bien aiguisé ce matin.

Nous restâmes encore quelque temps dans l'angle Nord de la salle, mais nous ne parlâmes plus.

Micha avait l'air de méditer un plan, et ce n'était, certes, pas mon intérêt de détourner sa pensée de la pelouse, autour du chêne géant, où il s'imaginait rencontrer un rival en chair et en os, comme lui.

Nous ne dansâmes pas, ni l'un ni l'autre, et aux cavaliers, qui venaient m'inviter, je répondais invariablement :

- Je ne suis pas disposée aujourd'hui. Ce sera pour une autre fois.

Les membres de ma famille déduisaient, naturellement, de ma conduite la chose la plus banale et qui, à leur point de vue, était aussi la meilleure, à savoir : qu'entre Micha et moi se préparaient des fiançailles.

Tout à coup Micha tressaillit.

- Il y a là un étrange courant d'air, - dit-il.

Il se leva et ferma les fenêtres les plus proches, à droite et à gauche, de nos deux sièges.

Il se remit à sa place, se leva encore.

- L'extraordinaire est, - dit-il, - que le vent vient par en bas. Nous ne sommes pourtant pas en hiver. J'ai les pieds gelés. Viens au balcon, marcher un peu nous fera du bien.

- Il faudra passer devant toutes les vieilles dames, - observai-je, - et déranger les danseurs.

- Nous ne sommes pas à Paris ou à Pétersbourg, - répondit Micha, - et à la guerre comme à la guerre.

Il ouvrit la fenêtre, qu'il venait de fermer, plaça l'une de nos chaises en guise de marche-pied devant le rebord de la fenêtre, et me demanda d'un ton bourru :

- Auriez-vous peur de scandaliser le monde en vous servant de cet escalier improvisé ? Voyons, Xénia, n'hésitez pas et moquez-vous du public.

- Il ne me faut pas un bien grand effort pour un acte si simpl, - dis-je en riant, et, sans m'appuyer sur la main qu'il me tendait, je sautai sur la chaise, de la chaise sur le rebord de la fenêtre, et de là sur les dalles du balcon. Tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Micha me suivit d'une seule enjambée.

La nuit était très sombre. Pas de lune, et les myriades d'étoiles, larges et scintillantes, semblaient braquer sur la terre d'infinis regards angoissés.

L'air était frais et vif.

- Ah! on est mieux ici, - dit Micha, en aspirant profondément la brise de la nuit. - Quelle heure est-il ?

Il tira sa montre du gousset.

- Onze heures.

Il eut un frisson nerveux.

- Il est presque temps de commencer nos préparatifs, dit-il.

Il fit quelques pas le long du mur, tandis que je contempiais, immobile, la splendide profondeur du ciel. A ma mémoire revenaient ces vers majestueux de notre grand poète Apouchtine :

*Les augustes chaînes
Dorment dans la nuit.
Les vallées se trainent
Sans le moindre bruit.*

*Les forêts se taisent,
Doux sont les étangs.
La douleur mauvaise
Va cesser... attends!*

- Oui, en effet, pensais-je, - tout cesse et tout commence à temps, à la minute réglée d'avance. L'essentiel, pour ne pas contrarier la volonté inconnue, c'est de rester calme et passive en toute circonstance. Pas de désirs personnels, surtout.

Micha revint vers moi.

- A quoi penses-tu ? - demanda-t-il, en me prenant les deux bras dans ses mains fortes. - Xénia, je veux que tu m'aimes. Moi. Pas l'autre.

Je serrais les lèvres. Aucune réponse ne me venait à l'esprit. Micha interpréta, sans doute, en sa faveur ce silence, qui avait pourtant une bien autre cause, et m'attirant passionnément contre sa large poitrine, il déposa sur mon œil droit un ardent baiser.

- J'aime tes yeux, - dit-il; et un moment après : - L'autre ne t'aime pas, j'en suis sûr, je te le prouverai.

- Tu sauras tout à une heure, - dis-je, mais ma voix étouffait dans ma gorge.

- Oui, oui, je saurai tout, et je lutterai ferme, s'il le faut, - dit Micha, - car je te veux.

Il me regarda encore et encore, puis il se détacha de moi avec un grand effort et frissonna de la tête aux pieds.

- Prends-tu un manteau ? - me demanda-t-il tout à coup. - Il faudra aussi des chaussures plus solides.

- Tu as raison, - dis-je. - J'irai prendre ce qu'il faut tout à l'heure. L'herbe est humide la nuit.

- Non, vas-y tout de suite. Je serai ici à ton retour.

Il jeta autour de lui un regard inquiet.

- C'est par cette échelle qu'il faudra descendre, n'est-ce pas ? - dit-il, en désignant l'échelle de fer, qui, du balcon, conduisait dans la cour des paons et des oies.

- Oui.

- Eh, bien! va! Nous nous retrouverons dans la cour, au pied de l'échelle. Ici, ce ne serait pas prudent... moi aussi j'ai quelque chose à prendre avant de partir.

Ses yeux brillèrent d'un éclat mauvais.

Pauvre Micha! Il pensait, sans doute, à son sabre.

Lorsque je revins - peut-être une demi-heure plus tard, car je dus faire tout le tour de la maison par les salons du Sud-Est, le hall, l'escalier intérieur et, enfin le corridor, au fond duquel se trouvait ma chambre - Micha se tenait à quelques pas de l'échelle de fer, à l'abri de la lumière qui venait des fenêtres de la salle de bal.

Le silence était profond, car les danseurs et tous les invités et les membres de la famille étaient passés dans la salle à manger, où un copieux souper à la russe retenait toute leur attention.

Sous la lueur énigmatique des étoiles, lourdes en ces régions méridionales, où le ciel semble bas et massif, la fine silhouette des monts neigeux se dessinait en dentelures imprécises et semblait inviter l'esprit à un voyage mystérieux dans des profondeurs inconnues.

Les taches plus sombres des vallées aux épaisses forêts avaient un aspect sinistre, et la crainte nerveuse qu'elles inspiraient, était un stimulant puissant pour une âme courageuse.

Une brise froide se promenait dans l'espace. Je sentais qu'elle contenait une pensée et une volonté qui me seraient bientôt révélées.

Je descendis lentement, en plaçant avec précaution mes pieds, chaussés de petits souliers vernis, sur les gradins étroits de l'échelle en fer. Je regardais Micha, qui se livrait dans l'obscurité à un exercice pour le moins bizarre : il tenait dans sa main droite son grand sabre de cosaque, et traçait dans l'air, avec cette arme faiblement éclairée par moments, de larges cercles, qu'il coupait ensuite de haut en bas et de gauche à droite, droit devant lui. Par terre, à un mètre ou deux de distance, était déposée une lanterne, qui projetait à travers ses vitres une lueur rouge.

Je m'arrêtai sur le dernier gradin de l'échelle, pour voir ce que Micha faisait encore.

Mes yeux, habitués entre-temps à l'obscurité, me permirent de distinguer le visage du jeune homme : il avait l'air inspiré, et de ses lèvres entr'ouvertes partaient des sons inintelligibles : ho! hé! ho! hé! ha! et d'autres syllabes encore, qu'il me fut impossible de distinguer.

D'un geste instinctif, je ramenai sur ma robe claire les plis du large manteau noir que j'avais jeté sur mes épaules pour affronter la fraîcheur de la nuit. Pour rien au monde je n'aurais voulu attirer en cet instant l'attention de Micha, pour ne pas le déranger dans son étrange opération, car il m'était évident qu'il subissait déjà - oh! à ma grande joie! - la volonté de mon Maître mystérieux. *Il me faut une femme et un homme*, avait-il dit.

Micha fit un pas en avant et se trouva de ce fait légèrement éclairé.

Je vis alors qu'il portait tout l'équipement cosaque : le long kaftan garni d'astrakan gris, le haut bonnet de cette même fourrure, et les nombreux poignards enfoncés dans le ceinturon de cuir. Ses hautes bottes lui montaient par-dessus les genoux. Il était impressionnant, et je ne pus m'empêcher de ressentir pour lui une vive admiration.

- Quarante-et-un, - dit-il d'une voix atone. Quarante-et-un, c'est le nombre du voyage, accompli du *onze* jusqu'au *six*. C'est le nombre de la première consécration, après la descente jusqu'au centre de l'œuf.

Il se tut un instant, reprit le souffle, et continua comme une leçon apprise par cœur, qu'on balbutie encore pour ne pas l'oublier :

- Quarante-et-un, c'est le chiffre du seuil atteint. C'est l'addition : onze plus deux, plus dix, plus quatre, plus huit, plus six. A ce seuil on meurt ou on reprend le chemin en ascension... Maintenant, il s'agit de réaliser, en remontant, sept plus cinq, plus neuf, plus trois, plus onze, plus un, - soit trente-six en tout... trente-six plus quarante-et-un font soixante-dix-sept, - c'est pourquoi le chiffre 77 est celui de la libération... C'est la seconde consécration, celle du Maître dans le mâle... C'est aussi le second cinq... le cinq... l'*étoile* de l'Autre-Rive...

Micha fit encore trois pas en avant, de la démarche raide d'un somnambule, et prononça d'une voix terriblement forte, en portant son sabre en garde :

- Je te promets et je t'invite à remonter à travers moi du *Six* au *Un*, soit de 41 à 77...

Mes lecteurs, vous êtes désormais habitués aux extravagances de ce récit, je puis donc vous dire tranquillement, et sans excuses inutiles, qu'au moment où Micha prononça le mot "*septante-sept*" (car il ne dit pas soixante-dix-sept), une flamme bleue tomba sur la pointe de son sabre et y disparut, comme un serpent dans la terre.

Tout près de moi, une voix étouffée murmura :

- Pose-lui trois questions et n'oublie pas ce qu'il répondra. Fais vite, car il a peu de temps à ta disposition.

Je cherchais la question à poser, quand tout à coup, et comme malgré moi, je dis :

- Pourquoi faut-il combattre le *neuf* ?

- C'est ça, - souffla la brise, qui redoubla en cet instant.

Micha, toujours comme un automate, répondit :

- Le *neuf* est le symbole du *six* renversé. C'est le mensonge qui parle le langage du vrai.

C'est Ma croix, perpétuée pour le triomphe de l'Injuste.

- Pose la seconde question, - dit la même voix étouffée.

Cette fois j'eus la sensation nette qu'elle venait du Nord.

Sans réfléchir, je demandai :

- Qui est l'Injuste ?

Micha se retourna lentement vers moi, en présentant ainsi sa face au Sud, et dit :

- L'Injuste est celui qui maintient dans l'humanité la honte de la vie. L'Injuste est celui qui remplace l'eau vivante de la Mer par le mensonge du simulacre. L'Injuste est celui qui aime Ma croix, parce qu'elle M'empêche d'accomplir Mon cycle.

- Pose la troisième question et hâte-toi, car il est tard, - murmura aussitôt la voix étouffée, cette fois aussi nettement du Nord.

Je dis alors :

- Comment vaincre Ta *croix*, Ton *neuf*, Ta *prison* ?

Je dis "prison", mais cela m'étonna énormément, et je prêtai toute mon attention pour bien entendre la réponse à cette dernière question, que j'avais formulée malgré moi, mais dont la gravité m'apparut aussitôt.

Micha répondit :

- On ne peut vaincre la *Croix*, le *Neuf*, la *Prison*, qu'en réalisant Mon œuvre, Mon cycle, Ma liberté. Celui qui m'aura accepté et libéré sera puissant et savant, car Je serai en lui et il sera Moi.

Un violent tremblement nerveux se saisit alors de Micha. Il baissa le sabre et s'y appuya en chancelant.

Je sentis la permission de l'aider. Je sautai à terre et je courus vers lui. Ne sachant comment l'empêcher de tomber, - car, évidemment, il était bien lourd pour moi, - je le poussai vers le mur, dont quelques pas à peine nous séparaient. Il recula aussitôt et, arrivé près du mur, il s'y appuya avec un soulagement visible.

Son sabre grinçait sur les cailloux.

- Micha, - dis-je, - sois sans crainte, tu vas bien à présent.

Il aspira profondément l'air frais de la nuit, tressaillit encore et me regarda.

- Te voilà, Xénia, dit-il. - Je viens d'avoir une vision extraordinaire. Donne-moi la main, mon amie, je commence à comprendre bien des choses.

VI

LA TRAVERSEE

Nous partîmes la main dans la main.

Micha avait dit :

- Viens, Xénia, il est temps.

Et je le suivis sans mot dire.

Nous connaissions bien le chemin, lui et moi.

Micha tenait de sa main droite la lanterne, dont la lumière rouge se répandait à un faible rayon autour de nous; et dans la nuit épaisse c'était comme si nous percions un tunnel.

Cependant, à mesure que nous avançons, l'espace gagné se refermait derrière nous, comme un mur noir.

Lorsque nous arrivâmes au bout de la grande allée du parc qui environnait le château de mes ancêtres, et qu'il s'agit, désormais, de s'engager dans les sentiers incultes, Micha s'arrêta et me dit :

- Repose-toi un peu, mon amie. J'en profiterai pour te dire certaines choses.

Le changement manifeste dans toute l'attitude de Micha ne me surprenait pas, puisque j'en connaissais la cause, mais ce qui me semblait étonnant, c'était mon sentiment tout nouveau à l'égard de mon compagnon.

Ce sentiment était très différent de l'amour mystique que j'avais éprouvé pour l'*Inconnu* : il m'effaçait davantage à mes propres yeux et se répandait en moi, comme une influence anéantissante.

Lorsque je fus assise sur le tronc d'un pin renversé, bien enveloppée dans mon large manteau noir, les coudes appuyés sur les genoux et le menton enfoncé dans mes paumes, Micha, qui était resté debout, me dit :

- Xénia, je sais maintenant que celui qui nous attend dans la forêt n'est ni un rival, ni un adversaire. C'est un ami, et l'enseignement qu'Il nous donnera porte sur un mystère sacré. C'est pourquoi il convient de nous préparer dignement à la rencontre solennelle.

Il se tut et se recueillit dans une méditation profonde.

Il était vraiment superbe, éclairé de rouge sur le fond noir de la nuit. Ses yeux semblaient énormes et puissants, et sa haute stature de vigoureux cosaque reflétait une volonté indomptable.

Je le regardais, et je ne pensais à rien. J'attendais tout de lui maintenant.

- Xénia, - dit-il enfin, - as-tu quelque chose à me reprocher ?

Si la terre s'était ouverte et m'avait engloutie, si le Kasbek s'était incliné devant la mer, j'aurais été moins révolutionnée dans mon être : moi, reprocher quelque chose à cet homme!

D'un bond je fus debout et me jetai au cou de Micha, comme une éperdue. Je me pressais contre son torse, dur comme du granit, j'enlaçais mes jambes autour des siennes, je déchirais mes vêtements, en me frottant à ses poignards.

De temps à autre, je rejetais la tête en arrière, pour voir s'il souriait.

Micha me laissa faire pendant quelques instants. Il me prit, ensuite, dans ses bras et m'étreignit tendrement.

Saurais-je dire le bonheur que j'éprouvais à sentir sa force et sa rigidité s'attendrir pour moi.

J'étais reconnaissante, je sentais le besoin de me sacrifier. Oh! la volupté du sacrifice!

- Tu as raison, - chuchotait Micha, en me caressant l'oreille du bout de ses lèvres, - tu as raison : tu ne peux pas me *le* reprocher... Xénia est à moi, parce que je l'ai conquise. Xénia n'est à personne d'autre... l'*Autre n'est pas un ennemi*... nous Le verrons tout à l'heure... *ensemble*... embrasse-moi encore, mon petit oiseau bleu... donne-moi le baiser qu'il me faut *maintenant*... je ne suis plus le même que ce matin... nous Le verrons ensemble, tout à l'heure.

En disant cela, il me souleva comme un enfant, sans effort, comme si je n'avais pas de poids, et, lorsque ma tête fut à la hauteur de la sienne, nos lèvres s'unirent en un baiser merveilleux, qui semblait unir le ciel à la terre.

Il n'y avait pas d'enfer dans ce baiser, car l'enfer était déjà traversé.

Le baiser de l'enfer est humide, parce que c'est le commencement de la grande traversée de la Mer. Le baiser du ciel est aérien et radieux, parce qu'il est le premier pas fait sur la nouvelle rive.

Mais l'on ne traverse pas la Mer, si l'on n'arrive pas jusqu'à la limite de la première terre... et l'homme ne franchira pas la région des ondes, si les ondes ne s'écartent pas devant lui... La femme est l'onde et l'homme est la terre.

- Oui, je suis à toi, Micha, à toi seul...

J'étais enivrée et sans forces.

Micha plongeait dans mes yeux un regard plein de caresse et me dit :

- C'est vrai.

Il posa encore sur mon front, entre les sourcils, un baiser chargé de pensées, et lentement, comme si j'étais un objet fragile et précieux, il me replaça sur le tronc de pin.

- Maintenant, reste tranquille et ne bouge pas, quoi qu'il arrive. Ce que je dois faire à présent est pour moi et à cause de moi-même. Ne t'impressionne pas, reste tout à fait calme.

Sans peine, j'obéis. Il m'était doux de lui obéir. Je croisai mes mains sur mes genoux et j'attendis.

Micha recula de quelques pas. Il tendit les bras en avant, en présentant ses paumes au ciel, comme le fait le prêtre devant l'autel, lorsqu'il implore les divines puissances, afin que le Christ descende dans le pain et le vin du Mystère.

Il opéra ensuite une concentration d'esprit et de forces formidable.

Il ressemblait à une rouge statue de pierre transparente. La lumière se perdait autour de lui dans l'ombre immense, mais la force qui était en lui semblait plus immense encore. Elle était le centre qui dominait la nuit.

Lentement, Micha retourna ses paumes. Il éleva les bras au ciel et commença à plier les genoux, selon un rythme très lent. Son échine se courba, lorsque ses genoux touchèrent la terre, et il accomplit devant moi le salut solennel de nos ancêtres, le front dans la poussière du sol.

Tout mon être se révoltait à le voir ainsi prosterné devant moi, mais il m'avait ordonné de rester immobile et je fis comme il l'avait voulu.

Micha se releva et répéta une seconde fois le même salut à terre.

Il se redressa ensuite, reprit sa fière posture habituelle, sortit le sabre du fourreau, fit jouer l'acier dans l'air libre de la nuit, comme s'il voulait signaler à des témoins invisibles que son épreuve était terminée et qu'un prix de liberté couronnait sa victoire, et, en s'adressant à moi, il dit d'une voix claire et joyeuse :

- Xénia, ma femme, mon amie, mon amante! Ainsi que tu le sais, j'appartiens à la vaillante race des Cosaques du Don. Personne, chez nous, n'a jamais ployé l'échine devant aucune puissance de la terre. Le Tzar, lui-même, nous parle avec respect, et nous allons à la guerre parce que nous le voulons. Personne ne nous obligerait à servir pour la défense d'une cause qui nous déplaît. Pourtant, aujourd'hui, j'ai roulé mon front dans la poussière devant toi : une femme... je t'expliquerai maintenant pourquoi je l'ai fait. Retiens mes paroles, car tu n'en comprendras pas tout de suite le sens... Il se passera quelque chose à une heure de la nuit et alors, seulement, la clef du mystère te sera donnée... mais je ne serai plus là, alors, pour te dire *cette* chose... Ecoute, donc, et sois le témoin nocturne de mon serment : ici, dans cette forêt, j'ai dit

adieu à toutes tes sœurs, à toutes les femmes, en toi... Je jure sur ta tête qu'aucune femme ne me connaîtra plus.

C'était extraordinaire : navrant et tragique.

Il semblait que, dans l'ombre, les feuilles tremblaient comme moi, et que les arbres penchaient sur moi leurs larges branches, pour me protéger ou bien pour me consoler.

Mais il n'y eut aucun bruit dans la forêt, et les étoiles, dans le ciel noir, étaient calmes.

La Nature acceptait le serment solennel de Micha.

Il reprit son discours :

- J'ai répété mon salut deux fois, - dit-il, - parce que j'ai appris, compris et décidé deux choses : il faut rompre avec la femme et la remercier... Mon premier salut était le salut douloureux de la rupture, et le second l'expression de ma reconnaissance... Xénophonta, tu es la chair à travers laquelle j'ai été sanctifié. Avant de te connaître je n'étais qu'un animal sauvage, - à travers toi l'Intelligence m'est venue... à travers toi, parce que tu l'avais accueillie avant moi... tout à l'heure je saurai pourquoi cela a été ainsi... Lui, toi, moi ?... le noir, le blanc, le rouge ?... J'ai hâte de savoir cela, mais déjà je le pressens comme une joie immense... et je te rends hommage - ô Xénophonta, ô chair bénie de Son désir! - car sans toi je n'aurais pas su comment s'opère la Traversée... Xénia, mon amie, reçois le signe de ma reconnaissance.

Il cueillit à une branche un rameau fleuri et le glissa dans mon corsage, entre les deux seins.

- Remettons-nous en route, - dit-il rapidement.

La route fut longue encore.

Nous suivîmes d'abord un chemin sur la pente boisée, où les ruisseaux étaient fréquents.

La main dans la main, nous sautions ces veines humides de la terre, et Micha me disait :

- Courage, ma petite Xénia, la récompense t'attend.

La lumière rouge projetée par notre lanterne nous accompagnait comme une sphère protectrice. Elle effarait les animaux affamés qui erraient dans les clairières en quête d'une proie.

Des branches craquaient dans l'ombre et je frémissais malgré moi.

Alors, la main de Micha pressait plus fortement mes doigts apeurés, et cela me réconfortait.

Mais je n'osais pas parler, car je respectais profondément le monde dans lequel son esprit avait pénétré.

J'inventai autre chose pour l'obliger à s'occuper de moi plus souvent : même sans avoir peur et lorsque tout était tranquille, je tressaillais exprès, pour qu'il serrât ma main.

Il le comprit, sans doute, car il me dit bientôt :

- Xénia, au lieu de grandir, tu dimines... mais c'est bien... cela doit être ainsi... Lorsque nous arriverons près du chêne géant... à l'endroit où Il nous attend... je n'aurai plus, près de moi, qu'un tout petit enfant, sans intelligence... Et lorsque tu ne sauras plus rien, je te prendrai dans mes bras... alors, tu seras une chose que l'Esprit ne craint pas...

Il disait cela d'une voix voilée, comme à lui-même.

Je ne cherchais pas à pénétrer le sens de ses paroles, et je me contentais d'en absorber la saveur, comme on boit une liqueur afin qu'elle vous chatouille intérieurement.

Mon intellect s'endormait réellement.

Nous sortîmes du bois et entrâmes dans l'étroite gorge, où un torrent rapide roule ses eaux rougeâtres vers le Terek impétueux.

De loin, le clapotement sonore de l'écume nous avertit du danger.

Nous nous en approchâmes à pas prudents, et Micha se pencha sur l'eau pour voir s'il y avait un passage praticable.

Dans cet endroit ouvert, la nuit était moins sombre, car à la lueur des étoiles s'ajoutait le reflet scintillant des glaces et des neiges des sommets environnants. J'aperçus une bête visqueuse et rampante, qui sortait sa tête de l'eau, tout près du pied droit de Micha.

- Attention! - m'écriai-je, - cette bête te fera du mal.

- Tu crois cela ? - dit Micha, - ton courage disparaît donc! - et il ajouta : - mais cela aussi est juste, car la chair est craintive.

Il tira son sabre, et en présenta la pointe à la bête. Des étincelles jaillirent du fer et elle s'enfuit en sifflant.

Micha réfléchit un instant.

- Prends la lanterne, - me dit-il, - je vais construire un pont. Nous ne pourrons passer autrement.

Il ramassa quelques grosses pierres et les jeta, une à une, dans le torrent.

Cela forma, en effet, une sorte de digue rustique, à laquelle le courant se brisait en éclats furieux.

Micha s'assura de la pointe de son sabre de la solidité de sa construction, et me dit :

- Veux-tu passer la première ? Le pont est étroit, il n'y a pas de place pour deux.

Je demeurai perplexe.

Je sentais que cette question était un examen. Je voulais répondre selon son désir, mais je ne devinais pas ce qu'il voulait.

Micha répéta sa question :

- Passeras-tu la première ?

J'hésitais encore.

- Ah! ta volonté a disparu aussi! - cria-t-il, fou de joie. - Plus rien, plus rien, ni intelligence, ni volonté. C'est ainsi que tu devais devenir.

Il me saisit à bras le corps et traversa en courant le pont en pierres.

J'eus à peine la présence d'esprit de retenir la lanterne, qui allait m'échapper.

VII

SUR L'AUTRE RIVE

Sur l'autre rive, Micha ne me remit pas à terre.

Il m'installa commodément sur son bras gauche et me dit :

- Passe ton bras droit autour de mon cou, et abandonne-toi à l'inconscience. La chair est pure, lorsque l'intellect dort... N'écoute pas le murmure de la nuit et n'accueille pas le souffle de la brise... Sois sourde pour ce qui se passe dehors... Car maintenant toutes tes épreuves sont

terminées... Ce que les étoiles chuchotent encore ne te concerne pas... Sois heureuse, ton Maître te le permet.

J'appuyai ma tête sur le gros bonnet de fourrure de Micha, et je fermai les yeux.

La montée était dure sur la rampe abrupte. De temps en temps, Micha s'arrêtait et tâtait le terrain de la pointe de son sabre.

Des pierres roulaient alors sur le sol rocheux, et les échos répétaient au loin le fracas de leur chute dans la vallée.

Micha gravissait la pente du pas ferme d'un héros.

Autour de son cou, mon bras était nu.

Ma peau se réchauffait voluptueusement à sa chaleur, et une douce sensation de bien-être se répandait en moi.

Bientôt, je ne sentis que cela...

... Avais-je dormi, ou bien mon intelligence m'avait-elle quittée ?

... J'entendais de vagues sons étranges, je sentais le passage de quelque chose d'indéfinissable... tout près ou très loin de moi, je n'aurais pu le dire...

Une paresse très spéciale m'envahissait et m'enlevait tout désir de comprendre ce qui se passait autour de moi. Je ne me demandais même pas où j'étais ; aucune curiosité ne me poussait à connaître l'endroit où j'avais abouti...

Tout à coup, je sentis un poids bizarre sur mes genoux...

Quelqu'un me touchait-il ?... Où ?...

La paresse me reprit, j'oubliai mes genoux...

Un peu plus tard, j'ouvris les yeux, car une lumière jaune me chatouilla la rétine... Je vis des lueurs vertes, rouges, bleues, bordées d'or.

Des étoiles se formaient rapidement et disparaissaient aussitôt en cercles fuyants...

- Mais qu'y a-t-il sur mes yeux ? qu'est-ce qui colle mes cils ?

J'essayai d'ouvrir les yeux, mais mes paupières ne m'obéissaient pas.

- Il y a quelque chose d'étrange sur mes yeux. Quelque chose se frotte à mes cils et m'oblige à baisser les paupières... Et mes genoux, pourquoi sont-ils si lourds ?... Quelqu'un les retient de ses mains... Qui donc ?... ah! c'est sans doute cet objet étrange, posé sur mes yeux, qui m'empêche de comprendre... On veut - mais qui ? - que mes genoux soient lourds, qu'ils me fassent mal... On veut m'empêcher d'étendre mes jambes commodément... Et ces étoiles, ces étoiles, que viennent-elles faire dans mes yeux ?... des étoiles, des triangles, des cercles, des étincelles... rouges, verts, or...

- C'est l'or qui domine maintenant, - déclara une voix près de moi.

- Il faut écouter. - me dis-je. - Mais pourquoi retiennent-ils mes genoux ? Cela m'empêche d'écouter.

- Répandez des parfums, et chantez des chants d'allégresse. - ordonna la même voix. - L'œuvre est accomplie et l'or domine maintenant.

- Ils chanteront, - pensai-je. - Il faut absolument que j'écoute.

En effet, un chœur de voix nombreuses entonna un chant que je ne connaissais pas.

- Ce chant répand un arôme, - pensai-je, - un parfum d'ambre et de violettes... oh! que c'est beau!

Le chœur se rapprocha, sans doute, car j'entendis distinctement ces paroles :

- Réjouis-toi, ô héros immortel! L'heure de ton couronnement a sonné.

- Micha! - dis-je.

Je ne sais si je le dis à haute voix.

Le chant continua.

“Réjouis-toi, Michaël, vainqueur du feu et vainqueur des eaux : tu as conquis le sceptre de la terre. La Nature a plié devant toi et, pareil à un dieu impassible tu as franchi le Seuil.

“Tes yeux ont vu et tes oreilles ont entendu, mais ta chair est restée sèche. Aucun de tes muscles n'a tremblé et tu demeuras intact au milieu des ondes... Car ta force est grande, ô immortel“.

- Oh! laissez mes genoux, je vous en prie!

Cette fois, j'entendis ma voix.

On me soulagea immédiatement, et j'en profitai pour étendre mes jambes voluptueusement.

Mais alors j'eus très froid, et je m'en plaignis.

- Couvrez-la, - ordonna la voix qui semblait commander aux autres.

Ce n'était pas la voix de Micha ; elle était plus grave, plus profonde.

On s'agita autour de moi.

Des mains, pleines de sollicitude, s'empressèrent près de ma tête et lui firent prendre une position plus agréable.

Je sentis, à cet instant seulement, que la couchette sur laquelle j'étais étendue était très dure.

Le chœur se remit à chanter :

“Contemplez la chair offerte en holocauste. Ecoutez la voix où le raisonnement n'est plus. Considérez l'offrande volontaire, ô puissances du ciel, des astres et de la terre, et reconnaissez que cette œuvre est belle!“

D'autres voix, également en chœur, répondirent :

“Nous sommes venus de loin et de près. Nous sommes venus des sept régions de l'air, nous avons assisté à l'épreuve de ce héros, et nous constatons qu'il a vaincu“.

La voix qui commandait dit alors :

- Michaël, reçois le glaive, prix de ta victoire.

Il y eut de légers bruits autour de moi. On s'avavançait, on reculait, mais personne ne paraissait marcher : il n'y avait pas de bruits de pas.

- Il a saisi le glaive, - dis-je tout à coup. - Oui, on m'a demandé cela, - pensai-je aussitôt, - on a voulu savoir si je le savais, sans le voir.

Et j'ajoutai à haute voix :

- Oui, Michaël, Micha, a pris dans sa main droite le glaive, qui lui a été offert.

Je ne savais pas de quelle façon j'arrivais à savoir cela.

- Répondez-lui, - ordonna la voix.

Le premier chœur chanta alors une mélodie très douce. Les paroles étaient à peu près les suivantes :

“Bénie soit la femme, qui s'offre telle une gorge étroite entre deux murs de montagnes, pour permettre au Glorieux d'éprouver en silence la force réelle de sa résolution.

“O vous toutes, ô vous, âmes proches et lointaines! rendez grâce à cette enfant : le voile, déposé sur ses yeux terrestres, ne l’a pas empêchée de discerner la Vérité. Mais, sublime, elle ignore son mérite.

“Car c’est ici la sagesse du Grand Alchimiste, constructeur de la Vie : Il verse dans la femme le poison corrosif, dont la vertu subtile décompose les métaux vulgaires, pour ne laisser submerger que l’or transparent.

“Souvent le terrain est trop humide, et alors l’opération demeure sans solution. La Vie en ressent de la douleur, et l’on entend partout des cris de détresse.

“Le Maître, en ces périodes, devient le *Mauvais*, et l’humanité traduit son hurlement de désespoir par des cris et des actes de colère. La Nature se fâche et crache des eaux boueuses, tandis que chez les hommes éclatent des guerres et des révoltes. Lorsque la douleur est à son comble, la mère abhorre son fils.

“Mais louez cette enfant, car, à travers elle, l’Œuvre Magique a pu s’accomplir totalement.

“Elle a aimé le Maître, et le Maître a pu pénétrer en elle, pour la féconder et la combler du don de l’Intelligence.

“O Michaël! ô guerrier affranchi des fleuves, rameau détaché de la branche, qui fleurit quand même, tu as pu prendre et laisser sans faiblir, parce que tu as compris qu’à travers elle ton âme s’unissait à Lui.

“A Lui, le Maître et l’Architecte, qui construit le monde selon une géométrie subtile, - gloire et dévotion!

“A Lui, le Créateur et l’Organisateur de l’Amour, loi suprême de dissolution, - hommage et reconnaissance de nos cœurs!

“A Michaël et à Xénophonta, son épouse, - gloire, sagesse et vertu!”

Le second chœur répondit :

“Oui, gloire à Michaël! et gloire à son Epouse!... Gloire à l’homme et à la femme qui se prêtèrent à la réalisation du cycle de l’amour magique, selon la volonté du Maître de la Vie, l’Alchimiste Savant, qui se projette du Nord au Midi, mais que la réaction des forces contraires arrête au centre, pour le crucifier de l’Est à l’Ouest.

“Gloire au Maître de la Vie! Gloire au Crucifié, dont les deux mains, détachées du bois de la honte, se joignent ici en un geste de joie.

“Saluons le Triangle Sacré, formé à cette place, sous le vieux chêne géant qui en garde le secret : saluons le Hé, qui est l’appel à l’Œuvre, le départ du poison, la volonté satanique projetée dans la Vie ; saluons au point inférieur de l’axe dynamique, le Hô douloureux, le nom de la chair crucifiée ; et saluons le La de la nouvelle formation, le point qui est à la fois la fuite et le retour ; car, ainsi qu’il est dit par ceux qui connaissent les clefs de la Sagesse, un nom ancien prononcé par une bouche nouvelle est un nom nouveau, une *renaissance*“.

Le chœur se tut, et la voix qui dirigeait la cérémonie dit à Micha :

-Michaël, prononce ton nouveau nom, car dès maintenant tu incarnes la volonté affranchie du Maître.

Ce fut un instant solennel.

Un silence impressionnant régna dans les ténèbres complètes.

Puis, au moment précis où le voile tombait tout à coup de mes yeux, en exposant mon regard à une lumière étonnante, Micha prononça d’une voix ferme ces trois syllabes : Hé-Hô-Là.

Alors je vis mon héros debout sur un monticule, tout près du vieux chêne géant, qui étendait par-dessus sa tête royale ses lourdes branches touffues.

Le visage de Micha émanait une lueur qui agitait toute la pelouse d'un scintillement bizarre, argenté, doré et rouge alternativement.

C'était une lumière comme on n'en voit jamais dans la vie.

Micha tenait dans sa main droite un glaive de feu, et dans sa main gauche la sphère d'or qui symbolise la puissance impériale.

Ses vêtements de cosaque étaient recouverts d'un long manteau, dont il est difficile de dire s'il était en cristal ou en lin.

Autour de la pelouse, une foule d'êtres rayonnants, séparés en deux ailes, à droite et à gauche de Micha, vibraient, telle une vapeur magnétique.

C'étaient les deux chœurs qui avaient chanté les "gloires" et les "enseignements" de la Sagesse... Les parfums et les musiques!

Ma couchette, composée de quelques grosses pierres et de rameaux fraîchement cueillis, était placée au milieu de la pelouse.

Elle était tournée de telle façon que ma tête se trouvait au Nord et mes pieds au Sud.

Je n'avais pas de vêtements sous mon manteau noir, jeté sur mon corps comme une couverture.

Je cherchai des yeux le Maître de la cérémonie, celui qui commandait aux autres, mais je ne le vis pas.

- Où est le Maître ? - dis-je.

Il y eut, dans l'assemblée vaporeuse, comme un tressaillement de joie, et les chœurs se remirent à chanter ensemble quelque chose de tout à fait incompréhensible pour moi.

Micha semblait ne pas s'inquiéter de moi, mais aussi dois-je dire que ses yeux, qui n'étaient plus que lumière et feu, avaient un regard que les mortels ne connaissent pas.

Il me voyait peut-être, mais autrement.

... Plus tard, lorsque tout était fini, parce que l'Aube pointait à travers l'épaisse forêt et chassait les vérités nocturnes, Micha, redevenu cosaque, m'aida à remettre mes vêtements.

Il m'apporta des fraises des bois et de l'eau fraîche, puisée à la source voisine.

Il était heureux et tranquille.

- Que feras-tu maintenant ? - lui dis-je, lorsque nous fûmes assis, l'un à côté de l'autre, sur l'herbe humide de la pelouse, comme deux ouvriers ayant achevé leur tâche.

Il ne répondit pas tout de suite ; nous n'étions pas pressés.

- Ce que je ferai ? - dit-il enfin - Je t'instruirai, Xénia. Je te dirai, en discours humains, la Vérité céleste qui m'a été dévoilée cette nuit, grâce à toi... Plus tard, beaucoup plus tard, tu communiqueras cette Vérité aux foules, et l'écho humain la répétera, comme il le pourra... Nous célébrerons un mariage humain pour que les hommes nous laissent en paix... Bonjour, ma fiancée, - dit-il en souriant...".

... D'autres choses s'ajoutèrent plus tard à ce premier événement, qui détermina, pour toujours, mon orientation spirituelle.

Je les conterai, peut-être, un jour...

FIN

LA DOCTRINE
DU
TROISIEME TERME DE LA TRINITE
ANNONCEE
par
"LA FLECHE"
ORGANE D'ACTION MAGIQUE
11, RUE BREA
PARIS (6°)

La Divinité est triple : le Père, le Fils et la Mère.

Le Père est le départ, ou la chute, de l'Origine vers le plan de la division et de la multiplicité.

Le Fils est la nostalgie et la volonté du rachat universel, combattues par l'Adversaire inhérent à Sa nature : Satan.

La Mère est le retour vers l'Origine, après le combat définitif et la réconciliation *dans le Fils* de Ses deux natures opposées : la nature christique et la nature satanique.

Le Fils se détache du Père et se partage en deux : Il est double.

La Mère procède du Père et du Fils, et les contient tous deux : Elle est triple.

Seul, le Père est homogène.

Les trois aspects de la Trinité - le Père, le Fils, la Mère - sont successifs dans le temps, mais simultanés en leur Présence Eternelle dans les régions non-entraînées sur le plan de la division et de la multiplicité.

La succession - Père, Fils, Mère, - se justifie ainsi :

Le Père est le principe Mâle, qui accomplit l'acte de la négation de l'Esprit Unique ; c'est l'amour orienté vers la chair.

Le Fils est le principe de la seconde négation, celle qui dans la chair repousse la chair ; c'est l'amour orienté vers l'irréel, l'amour du cœur infécond. Le Fils n'est ni Mâle ni Femelle : il est en deçà des deux sexes divins. Il est à cause de cela au-delà des êtres sexués.

La Mère est le rétablissement du principe Mâle dans le sens inverse : Elle affirme l'Esprit Unique, et son amour, partant de la chair, s'oriente vers la réalisation spirituelle. Elle console et glorifie le Fils, car Elle concrétise dans la vie multiple son rêve de pureté sublime. La Mère apaise le combat entre le Christ et Satan, en ramenant ces deux volontés contraires sur la même voie d'ascension unique. La Mère procède du Père et du Fils, et leur est successive dans la subordination temporelle, parce que la négation ne se convertit en affirmation qu'au moyen de la seconde négation.

Lorsque l'œuvre de la Mère est accomplie, celle du Père recommence, car les trois aspects de la Divine Trinité se répètent sans cesse.

Dans l'histoire humaine, les trois phases divines se reflètent sous forme de trois types de religions, lesquelles se succèdent constamment, en déterminant trois types de civilisations, que nous retrouvons dans le cycle - ou triangle - auquel nous appartenons dans ces trois religions-civilisations : la religion hébraïque, la religion chrétienne et la religion du Troisième Terme, annoncée actuellement.

Le symbole de la religion hébraïque - Religion du Père - est la verge cachée dans l'arche. Sa morale protège la reproduction de l'espèce.

Le symbole de la religion chrétienne - Religion du Fils - est, d'une part, la croix, de l'autre l'épée : la renonciation à l'acte sexuel et le mépris pour la vie. Mais dans l'ombre du Christ, les adorateurs de Satan divinisent le ventre de la femme en des orgies secrètes, qui maintiennent le dynamisme de la marche en avant. La messe blanche de la transsubstantiation est ainsi atténuée par la messe noire de la redynamisation de la chair, laquelle, sans cela, serait anémiée.

Le symbole de la troisième religion - la Religion de la Mère - est la flèche lancée vers le ciel. La messe d'or, qu'elle instaurera, glorifiera l'amour réel de la chair, afin de dégager de cette dernière l'esprit rénovateur et ascendant, qui fera sur la terre toutes choses nouvelles.

Heureux ceux qui assisteront à cette messe.
